

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Les officiers russes en France

De même qu'entre l'armée française et l'armée anglaise, la liaison est des plus étroites et que tout ce que l'une a pu trouver d'utile profite immédiatement à l'autre, de même par des communications constantes, par la présence d'officiers français au quartier général du tsar et d'officiers russes à notre grand quartier général, la coopération franco-russe se trouve établie.

Elle est complétée par l'envoi des missions qui visitent notre front, venant y étudier les améliorations dont leur propre armée pourrait bénéficier. La dernière de ces missions composée d'un colonel d'état-major, d'un colonel du génie, d'un capitaine d'infanterie et d'un capitaine d'artillerie, a passé un certain temps dans nos rangs pour comparer nos méthodes de combat avec celles en usage dans l'armée russe.

Une constatation qui semble avoir d'abord frappé les visiteurs, c'est celle de la densité de nos troupes. Un régiment tient ici un secteur dont la défense serait confiée en Russie à un bataillon seulement. Un second point de différence touche les munitions dont nous avons la possibilité d'être aussi prodigues que les Russes étaient jusqu'ici forcés d'être économes. Cela s'applique aussi bien aux munitions d'infanterie qu'aux munitions d'artillerie.

On se rend compte du rôle qu'a joué cette question des munitions et du matériel dans l'armée russe, que cette guerre a surprise en pleine réorganisation, quand on songe que nos alliés n'ont pu encore armer qu'une partie seulement de leurs immenses réserves d'hommes. Les Allemands, dans leurs communiqués, ont raillé les soldats russes « armés de bâtons ». Cette affirmation est naturellement inexacte et l'ironie sied mal à nos ennemis qui, après avoir parlé de la « méprisable petite armée anglaise », en reconnaissent aujourd'hui le mordant et qui n'ont réussi ni à percer, ni à tourner, ni à envelopper l'armée russe soi-disant « armée de bâtons ».

Que sera-ce au jour prochain où les Russes seront enfin équipés et approvisionnés en proportion de leurs effectifs ? Nos visiteurs ont donné à ce sujet des renseignements qui expliquent l'anxiété qui commence à percer en Allemagne sur les opérations du front oriental.

L'armée russe a souffert de dures privations et ses hommes n'ont point connu les adoucissements dont les nôtres ont bénéficié grâce au développement de notre industrie, à son ingéniosité, à sa rapide adaptation aux besoins de la guerre. Le soldat russe est cependant fort bien vêtu et peut-être même mieux chaussé que le nôtre. Notre casque en acier a paru aux visiteurs la plus pratique et la plus heureuse des innovations. L'organisation des tranchées, des

abris, des cantonnements a été longuement étudiée.

En même temps que cette inspection se poursuivait, une autre mission russe s'occupait des questions d'aviation, tant en ce qui concerne les nouveaux appareils que les méthodes de liaison entre l'artillerie, l'infanterie et les avions.

En dehors même des résultats techniques obtenus par ces visites, elles ont un résultat moral qu'il ne faut pas négliger. Nos officiers et nos soldats ont éprouvé une vive satisfaction à entrer en rapports personnels avec les officiers de l'armée alliée, à entendre de leur bouche des paroles de confiance et d'enthousiasme, à apprendre que leurs camarades de là-bas avaient la même foi dans le succès final, que malgré les privations, le manque de munitions, la retraite d'hier, ils n'avaient jamais été ébranlés dans leur décision d'aller jusqu'au bout.

Cela flattait nos hommes de montrer aux officiers alliés ce qu'ils avaient su faire et lorsque le colonel Krivenko, chef de la mission, leur disait en excellent français : « De la part du Tsar et du gouvernement et de l'armée russe, je vous apporte le témoignage de notre admiration ; nous lutterons jusqu'au bout comme vous et avec vous », ils criaient : « Vive la Russie ! vive le tsar ! »

Cette sensation de l'effort commun est bienfaisante à tous points de vue, elle redouble les énergies, c'est un des gages du succès final.

HAUTES RÉCOMPENSES

La Croix de guerre au prince régent de Serbie.

Le général de Mondésir a remis au prince Alexandre, régent de Serbie, la Croix de guerre que lui ont décernée le Président et le Gouvernement de la République.

Le prince Alexandre a remercié le Président par un télégramme ému où il dit sa fierté de recevoir cette « distinction des braves ».

Dans l'armée d'Orient.

Le Gouvernement a décidé, sur la proposition du général commandant en chef les armées françaises, de conférer au général Sarraïl, commandant en chef du corps expéditionnaire d'Orient, la grand-croix de la Légion d'honneur, et au général Bailloud la médaille militaire.

En outre, le Gouvernement a attribué au général Mahon, commandant les troupes anglaises à Salonique, la distinction de grand-officier de la Légion d'honneur.

Sur la proposition du ministre de la marine, le vice-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef de l'armée navale, et le vice-amiral Gauchet, commandant l'escadre détachée en Orient, sont nommés grands-officiers de la Légion d'honneur.

Sur le front français.

Sont élevés à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur : les généraux de division Roques, commandant la 1^{re} armée, et de Trentinian, adjoint au général commandant la 21^e région.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

A Nancy

Le Président de la République, qui avait quitté Paris jeudi soir, y est rentré samedi matin, après avoir passé une journée dans la ville de Nancy et sur le Grand-Couronné.

Accompagné du préfet de Meurthe-et-Moselle, du maire et du général commandant le détachement de Lorraine, il est allé d'abord visiter les victimes des trois bombardements que les Allemands ont effectués ces jours derniers à longue distance. Ce sont surtout des femmes et de très petits enfants. Le Président s'est longuement entretenu avec eux et il a laissé au maire 3.000 fr. pour les habitants sinistrés.

Il s'est rendu ensuite dans une caserne où sont hospitalisés, depuis le début des hostilités, près de 2.000 réfugiés des villages envahis du département de Meurthe-et-Moselle. Le préfet a exposé au Président, dans une allocution émue, ce que le département et la ville avaient fait en faveur de ces émigrés. Le Président leur a adressé, à son tour, quelques paroles de sympathie et d'encouragement et il a laissé 1.000 fr. pour que leur ordinaire fût amélioré dans la journée d'hier.

De là, il est allé à l'hôtel de ville, où s'était réuni le conseil municipal. Le maire lui a présenté ses collègues en faisant l'éloge de leur esprit de concorde et de leur sang-froid. Le préfet a ajouté que la municipalité donnait tout entière l'exemple du calme et du dévouement. Le Président a rappelé les liens très anciens et très chers qui l'unissent à la ville de Nancy et il a exprimé au conseil ses chaleureuses félicitations.

La population a fait à la visite du Président l'accueil le plus reconnaissant.

L'après-midi, le Président a visité les batteries du Grand-Couronné et il est revenu à Nancy par Lunéville.

En Artois

Le Président de la République, qui est reparti de Paris samedi soir, a consacré la matinée de dimanche à parcourir nos premières positions en face de Liévin. Il s'est rendu de Bully-Grenay aux tranchées par des boyaux de 7 à 8 kilomètres, a longuement parcouru les premières lignes, causé avec les hommes et visité leurs abris souterrains.

L'après-midi, il s'est rendu dans plusieurs cantonnements voisins, puis est allé à Neuville-Saint-Vaast, qui n'est plus qu'un amoncellement de ruines et que l'ennemi continue cependant à bombarder tous les jours. Le Président est entré dans plusieurs abris, où il s'est entretenu avec les soldats. Il n'a quitté Neuville-Saint-Vaast qu'à la nuit.

Lundi matin, il a, pendant plusieurs heures, visité Arras et les tranchées de

première ligne qui défendent la ville à l'Est.

Dans la journée, il a de nouveau parcouru des cantonnements, se renseignant sur la santé des hommes, sur leur installation, sur les fournitures qui leur sont faites.

Un concert au front.

Dans un des villages où s'est arrêté M. Raymond Poincaré, les régiments cantonnés avaient organisé un concert dans une grange.

Invité à prendre place parmi les spectateurs, le Président a eu l'agréable surprise d'entendre des sous-officiers et soldats, les uns simples amateurs, les autres artistes du Grand-Théâtre de Nancy, du Théâtre-Français de Bordeaux, du Kursaal de Reims, du Conservatoire national, des conservatoires de Toulouse et de Limoges, du Grand-Théâtre de Lyon, du Cristal-Palace de Marseille, etc., tous venus la veille ou l'avant-veille de la tranchée et sur le point d'y retourner avec leurs camarades.

Chansons joyeuses ou patriotiques, monologues, morceaux du répertoire, le programme comprenait les articles les plus variés, avec l'accompagnement du canon, et l'auditoire, exclusivement composé de soldats, éplaisait la grange de ses braves enthousiasmes.

Le Président ne s'est retiré qu'après avoir assisté à une partie du concert et il a vivement félicité les artistes de leur talent et les hommes de leur belle humeur.

Faits de guerre

DU 7 AU 11 JANVIER

De la mer à l'Oise.

Notre artillerie a efficacement bombardé les ouvrages ennemis sur divers points du front.

En Belgique, à l'est de Lombaertzyde, deux groupes d'infanterie ennemie pris, dans la journée du 9, sous le feu de nos batteries, ont été obligés de se disperser.

En Artois, au sud d'Arras, notre artillerie a bombardé à nouveau la gare de Boisleux-aux-Monts et interrompu le trafic sur la ligne; elle a détruit une coupole cuirassée et gravement endommagé les tranchées ennemies, notamment à l'ouest de Blaireville.

Entre Somme et Oise, notre artillerie s'est montrée active. Dans le secteur d'Amancourt, région de Roye, un détachement ennemi a tenté d'enlever un de nos postes; il a été repoussé par notre feu.

Sur le front de l'Aisne.

Au cours d'un tir de destruction exécuté sur les positions allemandes du plateau de Nouvron, au nord-ouest de Soissons, deux postes occupés par l'ennemi ont été entièrement minés. A l'est de Fontenoy, nos batteries ont détruit les moulins de Châtillon, organisés défensivement par l'ennemi. A l'ouest de Soissons, nos canons de tranchée ont détruit un dépôt de fusées près d'Autréches. Aux environs de Berry-au-Bac et à la cote 108, nous avons bombardé et gravement endommagé les tranchées allemandes; dans la région de la cote 108, notre tir a provoqué deux fortes explosions.

En Champagne.

Dans la journée du 7 janvier, notre artillerie a déployé une grande activité; elle a dispersé un groupe de travailleurs près de Somme-Py, un convoi près de Saint-Souplet et violemment bombardé les tranchées ennemies vers Maisons-de-Champagne, ainsi que dans la région de la Main-de-Massiges.

Dans la nuit du 8 au 9, des mouvements de troupes ennemies ont été signalés dans les boyaux de communications au sud-ouest de la butte du Mesnil; nos batteries les ont efficacement pris sous leur feu.

Nos observateurs ont constaté dans la journée du 9 des préparatifs d'attaque, confirmés par un bombardement avec emploi d'obus à gaz suffoquants, de nos lignes entre Saint-Hilaire-le-Grand et Ville-sur-Tourbe; il a été vigoureusement contrebalancé par notre artillerie. Au sud de la butte du Mesnil, l'ennemi a fait sauter une mine; un combat à la grenade s'est engagé autour de l'entonnoir dont nous sommes restés maîtres.

L'attaque ainsi amorcée, l'ennemi, tant au

cours de la journée du 9 que de la nuit du 9 au 10, n'a pas tenté moins de quatre actions concentriques sur le front de 8 kilomètres allant de la Courtine au mont Tétu, à l'ouest et à l'est de la butte du Mesnil. Mais, décimé par notre tir, il a dû arrêter son offensive, n'ayant réussi qu'à prendre pied sur deux points de notre première ligne, au nord-est de la butte du Mesnil et à l'ouest du mont Tétu. Nous l'en avons chassé par une série de contre-attaques, qui, dans la journée du 10, nous ont permis de réoccuper la presque totalité des éléments de tranchée perdus. Dans la nuit du 10 au 11, par de nouvelles contre-attaques et des combats à la grenade, nous avons chassé l'ennemi des postes d'écoute qu'il occupait, sauf d'un petit rectangle à l'ouest de Maisons-de-Champagne, où ses fractions se maintiennent difficilement.

A cette attaque, ont pris part au moins trois divisions allemandes; par l'importance des effectifs engagés et des moyens mis en œuvre, elle a constitué une action de large envergure, entamée sans aucun doute dans le but d'obtenir d'importants résultats. L'énergique défense de nos tranchées et la vigueur de nos contre-attaques ont fait avorter les efforts de l'ennemi auquel notre tir et particulièrement celui de notre artillerie ont infligé de très lourdes pertes, et qui a ainsi éprouvé un échec très nettement caractérisé.

De l'Argonne à la Meuse.

En Argonne, nos canons de tranchée ont fait sauter un dépôt de munitions dans les lignes ennemies à la Fille-Morte. Dans le secteur de Vauquois, l'explosion d'une de nos mines a détruit un petit poste ennemi.

Sur les Hauts-de-Meuse.

Dans la journée du 7 janvier, une de nos pièces à longue portée a pris sous son feu une colonne ennemie aux lisières de Billy-sous-Mangiennes. Le tir bien réglé a jeté le désarroi dans la colonne et allumé un incendie dans le village.

Notre artillerie a violemment bombardé les positions ennemies du bois Bouchot, où trois explosions se sont produites, et du bois des Chevaliers, où de larges brèches ont été ouvertes dans les tranchées et où des éboulements ont été provoqués.

Dans les Vosges.

Nous avons exécuté sur Stockach, au nord de Metzeral, un bombardement efficace. Dans la journée du 9, l'ennemi qui évacuait le village a été pris sous le feu de nos 75.

Au nord-ouest de Munster, vers Stosswehr, nos projectiles ont allumé plusieurs incendies dans les ouvrages allemands.

Dans la région de l'Hartmannswillerkopf, au cours de la nuit du 7 au 8 janvier, l'ennemi, après un violent bombardement a dirigé une attaque contre nos positions entre le Rehelsen et le Hirsstein; il n'a réussi qu'à prendre pied dans un petit élément de tranchée d'où nous l'avons chassé dans la matinée du 8 par une contre-attaque en lui faisant des prisonniers et en nous emparant d'une mitrailleuse. L'ennemi a recommencé à bombarder nos lignes et après une série d'attaques infructueuses, pendant lesquelles nos tirs de barrage très précis lui ont infligé des pertes considérables, selon les témoignages recueillis, il est parvenu à s'emparer d'un petit col au nord du sommet de l'Hirsstein. Dans ces conditions, nos troupes occupant ce sommet, ont été retirées. La lutte d'artillerie continue.

L'Évacuation de Gallipoli

Dans la nuit du 8 au 9 janvier, l'évacuation complète de la presqu'île de Gallipoli, minutieusement préparée depuis quelques jours et parfaitement réglée par le commandement anglais et par le commandant de notre corps expéditionnaire, s'est effectuée sans aucune perte.

Tout le matériel français a été évacué en dehors de six pièces de marine fixes, inutilisables ailleurs, qui ont été détruites avant le départ et de quelques approvisionnements sans importance, qui ont été rendus inutilisables (les six pièces dont il s'agit font partie du total des 17 pièces détruites, annoncé par le communiqué anglais).

L'ennemi n'a ouvert le feu qu'au moment où l'embarquement s'est terminé, vers quatre heures du matin.

FRONT RUSSE

Dans la région de Riga les Allemands ont dirigé à plusieurs reprises des gaz asphyxiants contre les retranchements de nos alliés.

Les combats ont continué autour de la bourgade de Tchortorisk, point important où la voie ferrée de Kovel à Sarny traverse le Stry. Les Allemands qui avaient réussi à reprendre la ville, en ont été délogés par une violente contre-attaque russe qui a obtenu un plein succès. De nouvelles tentatives de l'adversaire n'ont pas eu de résultat.

Dans la région de la Strypa moyenne, l'ennemi a été chassé définitivement de la rive orientale de la rivière.

Au nord-est de Czernovitz, les Autrichiens ont subi d'énormes pertes en essayant vainement de reprendre les positions conquises par les Russes. Après avoir dirigé sur leurs adversaires des gaz asphyxiants, ils ont tenté une attaque générale, mais ils ont été repoussés. Nos alliés ont fait 1.200 prisonniers.

L'armée du Caucase a repoussé deux attaques turques, l'une au sud-est du lac de Tortoun, l'autre dans la région du littoral où les Turcs, profitant du brouillard, avaient essayé de franchir la rivière Arkhaye.

Remise de décorations.

Le général Pau a remis solennellement au quartier impérial la grand-croix de la Légion d'honneur et la Croix de guerre au général Alexeïeff, chef d'état-major du généralissime.

FRONT MONTÉNEGRI

De violents combats ont été livrés sur tout le front.

L'ennemi, très supérieur en nombre, a pris l'offensive dans le secteur d'Ipek. Les Monténégrins l'ont repoussé à plusieurs reprises; cependant ils ont été obligés d'évacuer Bérania.

A Rugovo et à Mokovatz, les Autrichiens ont échoué dans toutes leurs tentatives, et se sont retirés, abandonnant 2 mitrailleuses.

Une violente contre-attaque avait permis à nos alliés de reprendre Touriak, mais, l'ennemi ayant reçu des renforts, ils n'ont pas pu s'y maintenir.

Sur le front du mont Lovcen, une bataille acharnée se livre depuis quatre jours.

Les navires de guerre, stationnés dans la baie de Cattaro, appuient l'attaque ennemie.

A la suite d'une lutte très violente, au cours de laquelle ils firent usage de gaz asphyxiants, les Autrichiens ont occupé Kouk et Rstaltz. Les Monténégrins ont repris Kouk, mais n'ont pas pu s'y maintenir.

FRONT ITALIEN

L'action des deux artilleries a continué sur tout le front, mais le mauvais temps a entravé les opérations de l'infanterie.

Une attaque ennemie contre les positions italiennes du col de Lana a échoué.

EN PERSE

Plusieurs centaines de fantassins et de cavaliers ennemis ont tenté une offensive au sud-est d'Hamadan. Ils ont été repoussés au delà du col de Kondolian. L'ennemi, qui avait aussi pris l'offensive sur la ville d'Assad-Abad, à l'ouest d'Hamadan, a fui vers Kenghaver.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la journée de lundi, trois avions-canoniers ont livré au-dessus des lignes allemandes près de Dixmude une série de combats à des avions de chasse ennemis du type Fokker.

Un de nos avions attaqué par un Fokker a dû atterrir, mais un avion ennemi, assailli à son tour par un des nôtres qui a tiré sur lui, à 25 mètres de distance, des obus à mitraille, a été abattu.

Le troisième appareil français a également attaqué un autre Fokker qui est tombé dans la forêt d'Houthulst, sud-est de Dixmude.

Le 5 janvier, onze avions britanniques ont bombardé, outre l'aérodrome de Douai, un dépôt d'approvisionnement situé au Sart.

Le 10 janvier, des avions allemands ont jeté des bombes près de Strazeele, à Hazebrouck et à Saint-Omer, tuant une femme et un enfant.

Les avions allemands ont lancé de nombreuses bombes, sans résultat, sur les positions monténégrines du Lovcen et sur Cetigné.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Chez les Normaliens. — L'assemblée générale de l'association des anciens élèves de Normale a eu lieu dimanche à la Sorbonne, sous la présidence de M. Emile Boutroux. Cette réunion se tient ordinairement à la rue d'Ulm, mais la vieille et grande école abrite des blessés depuis le commencement de la guerre.

M. Boutroux a salué les nombreux normaliens morts au champ d'honneur « pour que la patrie vive, plus libre, plus unie, plus fière, plus forte, plus grande, grâce à ses épreuves mêmes... »

M. Ernest Lavisse, directeur de l'école, a prononcé ensuite une allocution, dont nous extrayons ce passage :

« Il s'agit de défendre le sol de la France, sa liberté, son honneur, sa gloire et aussi les idées nées d'elle et répandues par elle dans le monde... Il s'agit de défendre notre pensée française, libre, claire, humaine, contre l'hégémonie de l'Allemagne asservie au culte de la force, et qui, dans la folie de son orgueil, prétend régner sur l'esprit comme sur la matière. »

Et, parlant de l'avenir, M. Lavisse a ajouté : « Il va falloir que l'éducation française soit plus intense, plus allègre, moins chargée de matières. Embrassant, saisissant le tout de l'écolier, elle cultivera en lui l'énergie du citoyen et celle du soldat, car les vieux professeurs d'histoire, comme moi, savent qu'il faudra encore des soldats parmi nous, et que le devoir militaire demeurera l'un des plus grands devoirs civiques. »

Les deux orateurs ont été chaleureusement applaudis.

Le goût boche. — Parmi les quelques commerçants de Berlin qui, à Noël, ont orné leurs vitrines, il faut signaler la maison Wertheim.

— Louvre, Printemps et Bon Marché des Boches.

Au coin de la Leipzigerplatz, en face du ministère du commerce, les étalagistes de cette maison avaient mis en montre un intérieur de cathédrale plus ou moins ravagé par l'artillerie allemande. Sur les dalles, des débris de toutes sortes : fragments de statues, miettes de vitraux et plâtras, et installés sur des tas de paille, des guerriers étaient Noël par une sauterelle. Tel débouchait une bouteille, tel autre caressait la sienne; ceux-ci buvaient à même, et ceux-là, adossés à la muraille ou à un pilier, avaient l'air d'attendre les effets d'un vomitif. Une apparition d'anges, messagers du vieux Dieu allemand, complétait l'ensemble.

Cette exhibition, dit un neutre, ne paraissait pas choquer la délicatesse des passants. Goethe avait donc raison, quand il écrivait : « Il faudra quelques siècles encore avant que nos compatriotes soient pénétrés d'assez d'âme et d'une culture supérieure telle qu'on puisse dire d'eux que le temps est depuis longtemps passé où ils étaient des barbares. »

Le théâtre aux armées. — Avant d'être nommé administrateur général de la Comédie-Française, M. Emile Fabre avait soumis au ministre de la guerre un projet pour le divertissement de nos soldats. Il s'agissait d'aller donner des représentations et récitations dans les cantonnements désignés par l'autorité militaire.

Le ministre de la guerre et le général en chef viennent d'agréer la demande de M. Emile Fabre. Nos soldats auront donc prochainement le « théâtre aux armées » qui, jadis, au dix-huitième siècle, faisait la joie des officiers.

Les artistes les plus connus et les plus aimés du public prêteront leur concours pour distraire nos braves poilus pendant leurs heures de repos.

Le voilà donc enfin monté et ouvert ce fameux théâtre de la guerre dont on nous parle depuis dix-huit mois !

La maladie du père. — C'est au mois de mai 1887 que Frédéric, alors kronprinz, ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. On envoya aussitôt le malade en Italie, à San Remo.

Le 9 mars 1888, le vieil empereur Guillaume mourut; Frédéric revient à Berlin. Il ne peut plus parler, mais il écrit, et ce moribond a assez de force encore pour adresser à l'Alsace-Lorraine une proclamation, où il déclare à l'infortunée province que son union à l'Allemagne

est irrévocable. Puis, sans doute comme don de joyeux avènement, il signe les mesures les plus rigoureuses contre elle : suppression de la société de médecine de Strasbourg, défense aux instituteurs d'enseigner la langue française même en dehors des heures de classe, interdiction aux Français de séjourner en Alsace-Lorraine sans une autorisation spéciale; obligation, pour les passeports, du visa de l'ambassade allemande à Paris.

Voilà ce qu'a fait cet empereur, que ses apologistes ont appelé Frédéric le Noble ! C'était un Hohenzollern.

Il mourut à Potsdam le 15 juin 1888.

« Le Radet ». — Tous les amis du vieux Montmartre et du vieux Paris demandaient depuis longtemps la conservation du moulin « le Radet », un des plus curieux vestiges historiques de la Butte. Ils vont avoir satisfaction. Le moulin sera transféré sur la place Jean-Baptiste-Clément, au milieu d'un square qui y sera établi au printemps.

La fusée centenaire. — Les Balois avaient une centenaire, M^{me} Zimmerli, dont ils étaient très fiers.

Depuis des années, M^{me} Zimmerli, qui accusait cent deux ans, était la coqueluche de la ville. Sa photographie se trouvait à toutes les devantures; elle voyageait gratuitement dans les tramways, et les restaurants, où l'on admirait l'appétit solide avec lequel elle faisait disparaître les plats les plus résistants, se la disputaient. Les étrangers la comblaient de cadeaux et la municipalité baloise lui avait alloué une pension de 300 fr. Bien plus, l'an dernier, à l'occasion de l'exposition de Berne, M^{me} Zimmerli fut reçue par le conseil fédéral qui la complimenta et lui remit une belle médaille.

Et voici qu'un méchant policier vient de découvrir que M^{me} Zimmerli, non seulement n'est pas centenaire, mais n'a même pas quatre-vingts ans.

Personne ne croira jamais, avait dû se dire la bonne vieille, qu'une femme puisse être moins âgée qu'elle ne le dit.

Tant pis pour eux ! — L'aveu des privations et des souffrances que doit subir l'armée allemande ressort clairement d'une revue de la situation militaire faite par le major Moraht dans le *Berliner Tageblatt*. Le major reconnaît que les conditions dans lesquelles les troupes impériales de l'Est et de l'Ouest « souffrent résolument » sont les plus pénibles que l'histoire ait connues. Les troupes austro-hongroises dans les Alpes et sur l'isonzo, affirme le major Moraht, ne sont pas moins à plaindre.

La façon dont cet expert militaire présente ces révélations prouve que les officiers et les soldats dans les tranchées l'ont prié de révéler la situation au public.

Le « beau renom ». — Les *Dernières nouvelles de Munich* publient la harangue que le roi de Bavière, à l'occasion de sa fête, a adressée à ses officiers. Il leur a dit sans rire : « Je suis fier que partout où ils ont passé, les Bavares se soient fait un beau renom. L'adversaire les craint, mais ils traitent bien les populations, car ils ne violent pas en elles des ennemis, mais de malheureuses victimes de la guerre. »

Comme l'ont prouvé surabondamment les différents rapports sur les atrocités allemandes, les officiers et les soldats bavares sont parmi ceux qui ont assassiné, incendié et pillé avec le plus d'entrain et de méthode.

C'est ce que le roi de Bavière appelle « bien traiter les populations ». Quels sinistres fourbes que tous ces Boches, depuis les souverains jusqu'au dernier ramasseur de peaux de saucisses !

La bourse aux timbres. — Il y a une petite bourse qui, elle, ne chôme jamais : c'est au carré Marigny des Champs-Élysées, la bourse aux timbres-poste.

Quelques acheteurs ont disparu, il est vrai. Beaucoup étaient des lycéens, et les plus grands ont été tour à tour appelés : classe 15, classe 16, classe 17. Mais les petits restent, et aussi les vieux amateurs, hommes et femmes, qui recherchent les surcharges, les curiosités que la guerre, en bouleversant les États, a improvisées.

Si la bourse aux timbres est achalandée en ce moment, que sera-ce après la paix !

Le Charron du Borinage

(Août 1914.)

Les Allemands traversèrent Nimy en enfonçant portes et fenêtres à coups de hache pour jeter dans les maisons les pastilles incendiaires et manœuvrer leurs seringues à pétrole. Quelques otages pris au hasard, hommes, femmes et enfants, marchaient devant la troupe, dans la rue où se propageaient les flammes et la fumée. Les Anglais reculaient méthodiquement, canardant la horde qui laissait derrière elle une trainée de cadavres. Ils ne quittèrent la Grande-Place de Mons que lorsque les Prussiens étaient déjà entrés dans la ville par la porte de Bruxelles.

Au milieu de la rue Bertaimont, des pruniaux accueillirent les soldats du kaiser; ils se jetèrent précipitamment dans l'encoignure des portes et dans les ruelles latérales; leurs redoutables adversaires, qui avaient barré la route d'Hyon, à l'affût derrière les arbres de l'avenue, les tiraient comme des lapins. Les Boches se vengèrent sur quelques otages qui furent fusillés au Trou-Oudart, et sur une demi-douzaine de maisons qu'ils firent flamber. Puis le torrent passa, toujours harcelé par la mitraille d'une poignée d'Anglais qui luttaient avec une vaillance que l'histoire comparera à celle des Dix mille, immortalisée par Xénophon.

Après avoir fait payer chèrement à l'ennemi la possession du mont Panisel, les troupes de French se replièrent vers Hyon et le Borinage. Dans une bourgade que nous citerons après la délivrance, un charron, dont nous dirons le nom plus tard, vit entrer chez lui deux Anglais portant un camarade blessé grièvement, qu'on installa dans le lit préparé à la hâte.

Mais quand les soldats voulurent sortir pour rallier leur peloton, les Allemands envahissaient la rue; ils rentrèrent précipitamment en s'écriant : « Nous allons travailler par les fenêtres, donnez-nous des matelas. »

Ils voulaient monter à l'étage pour tirer jusqu'à épuisement de munitions, mais l'artisan les retint.

— Ce que vous allez faire est inutile; vos camarades sont déjà loin; vous vous ferez tuer assez inutilement et vous nous ferez tuer, massacrer ou brûler par la même occasion. Il vaudrait mieux vous cacher jusqu'à ce que, la trombe passée, il vous soit possible de fuir.

On discuta quelques instants, mais les deux soldats finirent par se ranger à l'avis du l'ouvrier.

— Venez par ici, j'ai votre affaire.

Il les fit passer par la gueule d'un vieux four perdu dans le coin de son atelier, dissimula adroitement la voie, lorsqu'il entendit sa porte résonner sous les coups de crosse; les Allemands étaient là. Il s'empressa de leur ouvrir.

— Que voulez-vous, messieurs ?

Un jeune officier, qui brandissait nerveusement son revolver, lui cria d'un air furieux et menaçant :

— Il y a des Anglais ici !

Pardon, pardon, répliqua aussitôt le charron, il y a un Anglais, et il n'est pas en fort bon état, ainsi que vous pouvez vous en assurer.

— Voir, hurla l'officier.

On lui montra le malheureux qui agonisait, mais il ne s'y trompa point.

— Il y en a d'autres, hurla-t-il, le visage congestionné.

— Non, dit le charron, il n'y en a pas d'autres.

— Il n'est pas venu ici tout seul, cet éclopé-là, objecte le lieutenant.
— En effet, mais ceux qui l'ont amené sont repartis.

— Nous allons voir.
Quelques ordres, cris de bête féroce plutôt que paroles humaines, retentirent. Les soldats firent sortir le charbon, sa femme et ses enfants et les alignèrent sur le trottoir, contre la façade de leur demeure.

— Il est encore temps de dire s'il y a des Anglais dans la maison, reprit le lieutenant. Si vous persistez à dire que non et qu'on en trouve, femmes et enfants seront fusillés, ainsi que vous, pour finir; vous avez bien compris?

— Oui, monsieur.
— Eh bien! y a-t-il des Anglais dans votre maison?
Le charbon, devant la terrible menace suspendue sur ce qu'il avait de plus cher, n'hésita pas une seconde.

— Je vous ai déjà dit qu'il n'y avait pas d'autre Anglais chez moi que le blessé. Il n'y a pas d'Anglais.

Il prononça ces mots posément, ses yeux dans les yeux bleu pâle et cruels du Prussien. La femme et les enfants n'avaient pas bronché.

— Alors on va fouiller la maison.
Tandis que quatre fantassins, l'arme prête, gardaient les malheureux, l'habitation fut retournée de fond en comble.

Un artisan qui portait haut en lui le sentiment de l'honneur avait fait le sacrifice le plus terrible qui puisse être demandé à un homme; sa femme, bien qu'elle fût tenaillée jusque dans ses entrailles, l'avait accepté sans qu'un muscle de son visage eût tressailli. Si les Anglais étaient découverts, les balles trouveraient la chair rose des innocents qui étaient à côté d'elle, inconscients du drame.

Héros antiques, martyrs de la foi jurée, nobles victimes du devoir, personne de vous ne dépassa en sublimité ce charbon borain et son humble compagne.

Il est des minutes qui contiennent toute une vie et où sonnent tous les adieux, toutes les détresses. Celles-ci résumaient en leur course brève, et cependant interminable, le sacrifice d'une nation entière qui mit l'honneur au-dessus de tout.

Cette histoire vraie finit bien. Les Boches, moins subtils que le charbon, ne découvrirent pas la cachette des Anglais et s'éloignèrent.

— Eh, les amis! s'écria le charbon quand il fut certain que le danger avait disparu, nous allons boire une chope; on l'a bien gagnée!

Maurice DES OMBAUX.

(La Résistance de la Belgique envahie.)

Sous la botte prussienne

La chambre correctionnelle de Colmar vient de condamner deux femmes, M^{mes} Kiener et Lorentz, à un mois de prison chacune, pour n'avoir pas dénoncé un soldat qui se proposait de désertir. La désertion réussit, d'ailleurs. Une des deux femmes condamnées était la mère du déserteur.

Un chauffeur, Charles Wüstner, s'était plaint par carte postale de l'enrôlement des réformés. « C'est une honte, affirmait-il, on est traité comme une bête » : quinze jours de prison.

Une ouvrière de fabrique, M^{lle} Joséphine Quain, avait été peu respectueuse pour un témoin allemand qu'elle traita de « s... Prussien ». Elle accusa les Allemands d'avoir volé les pommes de terre aux évacués vosgiens, de les avoir enterrées à Burnhaupt pour les laisser pourrir plutôt que de les donner aux Alsaciens. Lors des sonneries de cloches en l'honneur de la prise de Novo-Georgiewsk, l'ouvrière déclara : « Ils sonnent les cloches probablement parce que quatre Russes prisonniers ont f... le camp. »

L'inculpée a été condamnée à deux mois de prison.

Un beau succès français LE MAROC

Le Maroc était, avant la grande guerre, la carrière de choix des officiers et des soldats qui voulaient faire campagne. Certes, jamais le haut commandement ne s'inspira du désir de prolonger des actions militaires; mais ce pays d'indigènes belliqueux et intelligents n'avait pas encore senti notre force; il fallait lui en donner l'impression irrésistible, pour qu'il vint sincèrement à nous ensuite. L'œuvre était très avancée, au printemps de 1914; nous avions, par le couloir de Taza, réuni au Maroc notre Algérie et consommé l'unité de l'empire nord-africain de la France; nous abordions, autour de l'Atlas central, les derniers réduits des rudes montagnards berbères; toutes les plaines qui font façade sur l'Atlantique étaient soumises, et les populations déjà au travail.

Les plus belles qualités françaises se sont déployées au Maroc; notre soldat n'est pas seulement brave à l'assaut; il est ingénieux, s'intéresse à toutes les nouveautés, supporte la fatigue aussi facilement que les risques particuliers de la bataille, gagne l'indigène par son bon cœur autant que par sa cranerie. Ces dons de la race, affinés chez les officiers, font d'eux les maîtres d'une colonisation d'un type tout spécial; aucun peuple étranger ne rallia les indigènes aussi sympathiquement que les Français; frapper dur s'il le faut, mais tendre la main aussitôt après, avec le sourire, c'est là un geste qui nous est propre et qui, nulle part, n'a été plus vite compris qu'au Maroc.

Aussi est-il arrivé qu'au lendemain de combats très durs, où ils avaient fait preuve d'une superbe vigueur, nos adversaires marocains sont devenus pour nous des collaborateurs et des amis. La guerre européenne, en resserrant entre eux et nous la fraternité militaire, les aura conduits à nous mieux estimer encore. Cette terrible campagne, que nos ennemis allemands compartaient expédier en quelques semaines (le kaiser avait réglé le menu de son dîner d'entrée à Paris!), doit montrer, en se prolongeant, que la France possède, à côté de beaucoup d'autres, une qualité qu'on lui déniait volontiers jusqu'ici : la persévérance. Au Maroc, nous en avions déjà témoigné; la continuité des directions a été l'une des causes principales de notre succès; le général Lyautey, résident général, a fait, en quelques mois, du Protectorat une réalité vivante; le Maroc était ainsi, dès avant le conflit actuel, un des titres les plus certains de la France au respect du monde.

C'était aussi pour elle un élément de force; on l'a bien vu lorsque, sans affaiblir notre situation locale, tout au contraire, le résident général a pu envoyer sur le front métropolitain un gros corps d'armée de troupes admirables, entraînées, dévouées à leurs chefs jusqu'à l'extrême limite des énergies humaines. Les territoriaux, joints à quelques contingents de l'active, demeurés au Maroc, ont assuré la paix, par le mouvement cohérent qui parfois supplée au nombre. Ceux-là ne sont pas indignes de leurs camarades qui se battent dans la métropole; ils sont exposés à des dangers peut-être un peu différents, — je ne dis pas moindres, — à des épreuves particulières, du fait du climat et du caractère des derniers insoumis. Quiconque connaît le « bled » africain dira que leur besogne n'est pas une villégiature.

J'ajoute que, au Maroc, comme en France, nous combattons le même ennemi. L'espionnage allemand était intense là-bas,

avant la guerre; il préparait un soulèvement général des indigènes et, ultérieurement, la reprise du pays par les sujets de l'empereur Guillaume. Ces calculs ont été rapidement déjoués : des perquisitions opportunes ont découvert les fils des complots; livrés les noms des indigènes gagnés par les mensonges des agents allemands, indiqués l'emplacement de dépôts de munitions et d'armes. Depuis le début d'août 1914, les seuls Allemands qui soient entrés au Maroc furent des prisonniers de guerre, spectacle réconfortant pour les Français, et combien instructif pour les indigènes ! Les consulats allemands, foyers d'intrigues déloyales, ont été fermés; la protection allemande, qui dévoyait certains notables marocains, est supprimée; le pavillon allemand a disparu des ports.

Le terrain est donc dégagé; toutes les complications diplomatiques que nos adversaires avaient imaginées pour entraver notre progrès marocain sont débrouillées d'un seul coup, puisque les Allemands eux-mêmes ont déclaré tous les traités qui les liaient à nous. Cette terre marocaine, qui fut, ne l'oublions pas, arrosée de sang français, récompensera prochainement, récompense déjà l'effort de notre race. Nos ennemis en disaient assez la valeur, par l'acharnement avec lequel ils se préparaient à nous y supplanter. Il y a près de onze ans, maintenant, que nous luttons au Maroc contre la mauvaise volonté, la mauvaise foi germaniques; c'est notamment par la politique marocaine de Guillaume II que nos alliés et amis ont appris à connaître l'Allemagne. Le Maroc rendit ainsi un grand service à tous les peuples civilisés, car les Allemands sont de ceux que l'on déteste d'autant plus qu'on les connaît mieux.

HENRI LORIN.

Petit théâtre de la guerre.

LES SOUDARDS

M^{me} KRAUT, pendant que la famille s'attable. — Aujourd'hui, j'ai fait des lentilles à la soude, comme le recommande le livre que tu m'as apporté, mon cher Erik.

M. KRAUT. — Bien, ma chère Tylda... Nous allons voir ça... (Après avoir goûté.) C'est tout simplement délicieux.

M^{lle} KRAUT. — Kolossalement exquis! Une vraie délicatesse!

M. KRAUT. — Ça vous a un petit goût... je ne sais pas comment le définir.

1^{er} FILS KRAUT. — Un petit goût de lessive.

M. KRAUT. — C'est cela même!... Il me semble que je suce un de mes caleçons ou la camisole de votre maman... C'est rudement bon.

2^e FILS KRAUT. — Nous mangeons notre lingée sale en famille.

M^{me} KRAUT. — Ach, comme tu as de l'esprit!

2^e FILS KRAUT. — C'est à cause de la soude. Je pétill... comme un soda.

M^{lle} KRAUT. — A la guerre tu seras un bon soda prussien.

1^{er} FILS KRAUT, avec joie. — Pas seulement lui! Ce repas fait de nous tous de vrais soudards! (Enthousiasme général, acclamations patriotiques.)

M. KRAUT. — Hurrah pour la cuisine de guerre allemande!... Sais-tu quoi, Tylda? La prochaine fois tu mettras dans le plat quelques boules de bleu de lessive... pour remplacer les lentilles.

M^{me} KRAUT. — Ach, comme tu as de bonnes idées, mon cher Erik!

M. KRAUT. — C'est parce que suis un vrai Allemand. Jamais des Français ne seraient capables d'en avoir de pareilles!

Tous, se levant. — Deutschland über alles! C. F.

RETRAITES OUVRIÈRES ET PAYSANNES AVANTAGES AUX MOBILISÉS

M. Albert Métin, Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, fait connaître à nos soldats, assurés anciens ou nouveaux, les avantages qui leur sont réservés — dispense de versements, assurance en cas de décès — dans l'application de la loi des Retraites.

Une série de dispositions allant de la circulaire du 21 septembre 1914 aux lois du 31 décembre 1915 réservent à tous les assurés facultatifs ou obligatoires qui sont mobilisés les avantages suivants :

I. — Dispense de versements.

Tous les mobilisés assurés de la loi des retraites conservent leur droit aux allocations ou bonifications de l'Etat, destinées à améliorer leur retraite, même s'ils ne peuvent pas faire les versements annuels prescrits par la loi. Cette dispense s'étend à toute la période pendant laquelle ils seront mobilisés.

Elle s'applique également à ceux des mobilisés qui s'inscriront à partir d'aujourd'hui et qui seront, par un avantage spécial, considérés comme inscrits pour la retraite depuis la date de leur mobilisation.

II. — Assurance au décès.

Malgré la dispense des versements ci-dessus, les mobilisés mariés ou pères de famille, qui n'avaient pas pris la précaution de s'assurer et de faire leurs versements réglementaires avant la guerre, auront intérêt à opérer ou à faire opérer par un tiers des versements minimaux, s'ils veulent assurer à leurs ayants droit l'allocation en cas de décès prévue par la loi des retraites ouvrières.

En cas de décès d'un assuré facultatif ou obligatoire avant la liquidation de sa pension, l'Etat verse :

A sa veuve sans enfants de moins de 16 ans : 50 fr. par mois pendant trois mois, en tout 150 fr.;

A ses enfants de moins de 16 ans : S'il n'en laisse qu'un, 50 fr. par mois pendant quatre mois, en tout 200 fr.;

S'il en laisse deux, 50 fr. par mois pendant cinq mois, en tout 250 fr.;

S'il en laisse plus de deux, 50 fr. par mois pendant six mois, soit 300 fr.

CONDITIONS A REMPLIR. — La loi n'a mis au paiement de cette allocation qu'une condition : c'est que l'assuré, s'il est obligatoire, ait effectué les trois cinquièmes des versements légaux; s'il est facultatif, qu'il ait effectué la totalité des versements légaux.

1^o Par un avantage spécial aux assurés mobilisés, l'allocation au décès est donnée à la veuve ou aux enfants de tous ceux qui, assurés avant la guerre, auront effectué les versements susdits, non point à l'époque de leur décès, comme c'est le droit commun, mais simplement jusqu'au 2 août 1914;

2^o Un autre avantage consiste à permettre aux mobilisés, qui, déjà assurés, n'avaient pas leurs versements tout à fait en règle au 2 août 1914, de les compléter dès maintenant jusqu'à cette date, dans la proportion indiquée plus haut. Ainsi, ils garantiront à leurs ayants-droit l'allocation au décès;

3^o Enfin, ceux des mobilisés qui n'étaient pas assurés à l'ouverture des hostilités, mais qui désirent s'inscrire maintenant garantiront, à leur femme et à leurs enfants, le bénéfice de l'assurance en cas de décès sous une condition : verser régulièrement, à partir de l'inscription, une cotisation de 75 centimes par mois ou de 9 fr. par an.

Toutefois, les assurés facultatifs qui avaient plus de trente ans au 2 août 1914 et qui n'ont pas su être prévoyants avant la guerre ne

peuvent plus assurer immédiatement à leur famille le bénéfice de l'allocation au décès, quel que soit le montant de leurs versements; ils se trouveraient donc exclus si la loi nouvelle n'autorisait, par une exception spéciale, ceux d'entre eux qui sont mobilisés à effectuer dès maintenant les versements réglementaires correspondant à la période qui s'est écoulée depuis le 3 juillet 1911, date de l'application de la loi, jusqu'au 2 août 1914, soit au total pour trois ans et un mois trois fois 9 fr. plus 75 centimes : 27 fr. 75; en profitant de cette mesure, les mobilisés âgés de plus de trente ans pourront, eux aussi, acquérir l'assurance-décès pour leur femme ou leurs enfants.

Même ceux qui sont dans ce cas, à plus forte raison tous les autres, ne pourraient procurer nulle part ailleurs à leur famille une pareille allocation pour un versement si minime. Il faut ajouter que ce versement ne garantit pas seulement l'assurance en cas de décès du mari ou du père : il donne, en outre, à celui qui souscrit, le droit à la retraite ouvrière et paysanne. Le mobilisé assuré survivant n'aura pas sacrifié ses versements comme s'il s'agissait d'une simple prime pour une assurance en cas de guerre; il en résultera pour lui-même un avantage personnel.

III. — Manière de s'inscrire.

Toutes les prescriptions qui précèdent s'appliquent à tous les mobilisés qui remplissent les conditions fixées par la loi pour s'inscrire comme assurés obligatoires ou facultatifs; elles s'appliquent à eux seuls.

Pour permettre plus sûrement et plus rapidement aux familles d'acquiescer l'avantage de l'assurance en cas de décès du mari ou du père mobilisé, la loi autorise dès maintenant les membres majeurs de la famille, ou tout autre mandataire majeur, à faire inscrire aux retraites ouvrières et paysannes tout assuré mobilisé qui y a droit. L'intéressé devra simplement confirmer par sa signature sur le bulletin de renseignements (feuille jaune) ou même une lettre, sur papier libre, quel est bien d'accord avec celui de ses proches qui l'a fait inscrire.

On peut, dès à présent, s'inscrire ou faire inscrire les intéressés, non seulement dans les mairies, mais dans les services des retraites ouvrières et paysannes, des préfectures et dans toutes les caisses régionales, départementales ou mutualistes de retraites ouvrières et paysannes.

En cas de difficulté quelconque, l'intéressé ou son représentant peut également écrire directement, sans affranchir la lettre, au ministre du travail qui fera parvenir, sans aucun frais, les pièces ou renseignements nécessaires.

Le ministre du travail
et de la prévoyance sociale,
ALBERT MÉTIN.

PRÉCISIONS GÉOGRAPHIQUES

Czernowitz. — Czernowitz (70.000 habitants) est le chef-lieu de la province autrichienne de Bukovine, qui borde la Roumanie. C'est une colonie boche au milieu d'une population de Ruthènes et de Roumains. La siègeaient un archevêché grec oriental et une université allemande.

La ville n'est qu'un vaste groupement de

villages. Leurs maisonnettes sont basses et larges sous des toits en chapeau. Toutes entourées de jardins, de beaux vergers, de larges champs cultivés en céréales, elles étaient semées au cœur d'un plateau qui, vu de loin, ondule. De plus près, le terrain apparaît comme une boursoufflure et Czernowitz, posée sur le revers et la crête d'une hauteur, surplombe la rive droite du Pruth.

Au centre, une large place où s'élevait un « Rathhaus » (hôtel de ville), dominé par un aigle à double tête. Des magasins modernes, voulant copier ceux de Vienne, forment le pourtour. L'ensemble donnerait l'impression d'une ville si, dès qu'on s'engage dans une des rues voisines, l'apparence et la réalité campagnardes ne l'emportent aussitôt.

Czernowitz est un nœud de chemins de fer très important.

LA RENTRÉE DU PARLEMENT

Conformément à la loi constitutionnelle qui fixe au deuxième mardi de janvier, l'ouverture de la session parlementaire, le Sénat et la Chambre se sont réunis sous la présidence de leurs doyens d'âge.

AU SÉNAT

C'est M. Latappy, sénateur des Landes, qui occupe le fauteuil et qui prononce l'allocation d'usage.

Si, au début de la guerre, a-t-il dit, nous avions eu la moitié seulement de l'armement actuel, jamais les Allemands ne seraient entrés en France.

Il n'est permis à aucun parti d'exploiter, contre la République, le temps qui nous a manqué pour achever notre œuvre et que nous avons rattrapé.

Mais bannissons de nos esprits ces souvenirs : le passé désormais éclairera l'avenir.

Malgré tout, le courage de nos soldats, la science du commandement ont arrêté cette marche sur Paris, que nos ennemis espéraient triomphale.

Alors, à bout de souffle, se sentant impuissants à affronter en rase campagne le choc de nos armées, les Allemands se sont terrés, instaurant ainsi des méthodes de guerre inusitées jusqu'à ce jour, mais que le génie militaire français s'est vite assimilées. Heureusement le pays s'est ressaisi, sous l'égide de l'union sacrée; tous nos cœurs sont tournés vers la libération du territoire.

Après avoir applaudi l'allocation de son doyen, le Sénat procède à l'élection de son bureau. M. Antonin Dubost est réélu président par 175 voix.

MM. Tournon, Saint-Germain, H. Savary, Maurice Faure, ont été élus vice-présidents.

A LA CHAMBRE

Le doyen d'âge, M. de Mackau, a, comme M. Latappy, affirmé sa foi dans la victoire finale de la France.

L'heure de Dieu n'a pas encore sonné, a-t-il dit, l'épreuve continue : sa durée en rend le poids plus lourd, plus douloureux, mais le pays l'accepte avec la résolution calme, la confiance ténacité des premiers jours.

Il suit sans hésitation les chefs gardiens vigilants de son honneur : Gallieni, Joffre, Castelnau, Sarraïl.

Toutes les tendresses de son cœur sont tournées vers ses héroïques soldats, vers cette armée dans les rangs de laquelle toutes les conditions sociales sont confondues : ouvriers des villes et des campagnes, prêtres, fils de familles de la vieille France, enfants de notre France moderne qui ont conquis par le savoir et par le travail leurs titres de noblesse, qui tous unis dans un même élan, animés d'une même passion, d'un même enthousiasme, marchent d'un même pas vers la gloire, vers le sacrifice suprême.

Qu'elles sachent bien, ces fières légions, épurées sans doute, mais non épuisées, dignes des plus beaux jours de la patrie, qui brûlent à nouveau le nom sacré de la France sur les tables de l'Histoire, qu'elles sachent que notre patriotisme exalté les suit avec amour et les admire.

Cette allocution a été très applaudie.

La Chambre a ensuite nommé son bureau. M. Paul Deschanel a été réélu président par 322 voix. Ont été élus vice-présidents : MM. J.-B. Abel, Monestier, René Renoult, Maurice Viollette.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La baisse des valeurs allemandes.

Depuis quelques semaines, le cours du mark sur tous les marchés étrangers subit une baisse continue qui, en dépit des interventions faites pour relever les cours, a pris les proportions d'une véritable débacle.

Cette dépréciation du crédit allemand est générale : aux Etats-Unis, en Suisse, en Hollande, en Norvège, en Suède. Le billet allemand, d'après les dernières cotes des changes, perd : à Genève, 25 p. 100 ; à Amsterdam, 33 p. 100 ; à New-York, 24 p. 100.

La baisse de la couronne autrichienne est plus considérable encore : c'est vraiment un effondrement. Le billet autrichien perd plus de 40 p. 100 en Suisse et près de 50 p. 100 à New-York.

La chute du mark et de la couronne est accompagnée d'une dépréciation correspondante des titres allemands et autrichiens. C'est ainsi qu'à New-York le titre de 1.000 marks du dernier emprunt 5 p. 100 allemand qui valait à l'émission 237 dollars 1/2 est tombé à 193 dollars. Le titre de 1.000 couronnes de l'emprunt de guerre 5 1/2 autrichien qui valait 205 dollars à l'émission, est à 130.

Les établissements financiers germano-américains de New-York ne peuvent enrayer la débacle. On a saisi deux de leurs radiotélégrammes envoyés à Berlin de New-York le 7 janvier disant :

« Impossible vendre les marks, il n'y a absolument pas d'acheteurs en ce moment ».

« Le mark est offert constamment. Le marché est complètement démolé, ce qui paralyse les achats de notre troisième emprunt ».

On devine à travers les demi-aveux de la presse allemande, l'angoisse d'une panique financière.

Arrrestation des consuls ennemis à Mytilène.

Des détachements alliés ont procédé à l'arrestation du vice-consul d'Allemagne, M. Courtis, sujet hellène, et de son fils, drogman du consulat. L'agent consulaire d'Autriche-Hongrie, M. Bartzili, et quelques individus suspects ont également été arrêtés.

Tous ont été conduits à bord d'un navire allié.

Mytilène se trouve à proximité de la côte d'Asie-Mineure, d'une part, et, de l'autre, non loin des îles où sont installés des cantonnements alliés. Il y était facile aux espions de recueillir des renseignements et de les transmettre à la Turquie.

Les consuls arrêtés à Salonique n'ont pas été remis en liberté. Ils ont été amenés à Toulon, avec leurs familles et leur personnel.

Congrès hellénique à Paris.

Un important congrès hellénique vient de se réunir à Paris. Les résolutions suivantes ont été votées :

1° Il est urgent de faire respecter les libertés constitutionnelles de la Grèce ;

2° Il est de l'intérêt de la Grèce de sortir de la neutralité aux côtés de l'Entente.

La rentrée du Reichstag.

Le Reichstag vient de reprendre ses séances. L'ordre du jour comporte les questions des vivres, de la censure, de l'état de siège, des agences télégraphiques. On reviendra aussi sur la question de la politique extérieure. La réponse de l'Allemagne concernant l'affaire du *Baralong* donnera lieu à un débat.

M. Liebknecht posera quelques brèves questions dès la première séance.

Le gouvernement défend la publication de ces questions, parce que M. Liebknecht se sert de ce moyen pour faire connaître au public des nouvelles interdites par la censure.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

LEURS CHIRURGIENS

Un Pansement boche

Rentré récemment en France, un grand blessé, ayant subi l'amputation d'une jambe, nous raconte comment il fut martyrisé par un chirurgien barbare.

14 février 1915. — Je suis au pansement. J'ai déroulé la bande. Herr W... m'examine de biais. Ma blessure est à nu, presque close déjà. La chair, très rétrécie, apparaît saine et rouge. Plus de suppuration.

Herr doktor me fait signe. Je grimpe sur la table. Il se sert de ses pinces, farfouille dans la chair, fait saigner la blessure, s'acharne sans répit. De minute en minute, il se tourne vers moi : « Douleur, monsieur le patriote ? » Je fais non, de la tête. Et l'opération continue.

Il frappe avec sa pince sur le saillant de l'os. La douleur est atroce. J'ai crispé mes mains sous la table. Je ne veux pas crier et je ne sens palir. La question se répète. Au fond du regard vert point la lueur mauvaise : « Douleur ?... Non ? Pas encore ?... » Je secoue la tête avec rage. « Oui, je sais, les Français ont beaucoup de courage. Mais nous voulons le voir. »

Il a pris à deux mains la chair, rapprochant les lèvres sanglantes : il serre maintenant, et de toutes ses forces, dans un mouvement de torsion. Une sueur froide m'inonde. J'ai fermé les yeux brusquement, pour éviter enfin le regard de cet homme. J'ai peur de fléchir tout à coup, de sombrer dans un hurlement.

La torsion continue ; la cicatrice, large au bord, se déchire bientôt. Le sang inonde les deux mains. Le docteur a l'air d'un boucher. Et, toujours, il demande : « Douleur ? » Je n'ai pas répondu ! J'ai envie follement de cogner ce front bas, ces yeux et cette bouche et de lui crier au visage les seuls mots qui me viennent : « Lâche ! lâche ! bandit !... »

Je me tais cependant. Par un effort suprême, je redresse mon torse et, si ma voix tremble, du moins ce que je dis sonne simplement, gravement : « Un Français supporte le mal quand il est nécessaire. Celui-ci l'était-il ? Je crois que non, monsieur. Mais Dieu vous jugera ! » Il rit haut et très fort, fait apporter un verre, y verse quelques gouttes : « Buvez cette eau-de-vie. Vous avez été courageux. » Je repousse le verre, doucement, mais très fermement. Et le pansement se termine.

CHARLES HENNEBOIS.

(Le Correspondant.)

NOUVELLES DU PAYS

Aux Lyonnais.

La foire d'échantillons qui aura lieu du 1^{er} au 16 mars 1916 sur les quais du Rhône à Lyon, est destinée dans l'esprit de ses organisateurs à supplanter la foire annuelle de Leipzig. On connaît toute l'importance qu'avait prise dans les dernières années cette manifestation de la puissance industrielle et commerciale de l'Allemagne. Le chiffre des affaires traitées y atteignait de 250 à 300 millions de francs, et de nombreuses entreprises y prenaient en quelques jours des ordres d'achat suffisants pour entretenir l'activité de leurs usines pendant l'année entière.

La foire de Lyon, due à l'initiative de M. Herriot, maire de la ville et sénateur du Rhône, est conçue sur les mêmes principes. Elle est ouverte à tous les fabricants français, alliés ou neutres, mais est impitoyablement proscrite aux commerçants des pays ennemis et, en général, à toute personne qui voudrait introduire en France des marchandises d'origine suspecte. Elle ne sera ni un marché forain, puisque toute livraison de marchandises sera interdite pendant sa durée, ni une exposition, car elle ne sera pas seulement composée de vitrines, mais de véritables boutiques ou magasins dans lesquels l'industriel sera absolument chez lui.

Ces boutiques, disposées en enfilade le long des quais du Rhône, se présenteront suivant un type uniforme.

Aux enfants de la Guadeloupe.

Le gouverneur de la Guadeloupe, M. Merwart, et le conseil général de la colonie adressent à

leurs compatriotes du front les vœux les plus ardents.

Pour ceux qui reviendront, après la victoire finale, « l'allégresse publique saura tresser des couronnes entrelacées de fleurs et de lauriers. »

Aux Stéphanois.

M. Lallemand, préfet de la Loire, a reçu du général Gallieni, ministre de la guerre, la lettre suivante :

Vous avez bien voulu, par votre télégramme du 1^{er} janvier, me faire part, au nom des populations de votre département qui fournissent tant de vaillants soldats et collaborent si efficacement aux fabrications intéressant la défense nationale, des vœux chaleureux qu'elles forment pour la victoire de nos armées et m'assurer de leur inaltérable confiance dans les destinées glorieuses de notre patrie.

J'ai l'honneur de vous exprimer, en vous priant de vouloir bien les transmettre aux populations du département de la Loire, mes vifs remerciements pour cette communication dont je ne manquerai pas de faire part à M. le général en chef.

EN PREMIÈRE LIGNE

Récit d'un Combattant

Le 4 juin, à une heure du matin, je reçus l'ordre d'attaquer ; je partis en avant avec ma section, droit sur l'objectif assigné. Entre notre tranchée et à quelques mètres de celles des Boches, j'aperçus un vaste entonnoir : n'ayant pas encore subi de pertes par le feu de l'ennemi et constatant un peu de flottement et d'hésitation dans les dernières files de ma section, je profitai de cet entonnoir pour grouper mes hommes de nouveau en faisant le moins de bruit possible.

A ce moment, nous étions en avant de la 9^e compagnie ; tout cela fut fait dans l'espace de quelques secondes. Bientôt le capitaine J... criait : « En avant ! » et entraînait sa compagnie ; j'en fis autant pour ma section. En quelques bonds, nous fûmes sur les Boches ; je suis presque certain que ceux-ci ne s'attendaient pas à cette attaque soudaine, car la riposte ne fut pas immédiate.

J'arrivai le premier avec le sergent H... sur le parapet, les premiers de la section, arrivant à la rescousse, lançaient leurs grenades et quelques paquets de cheddite.

Une pluie de grenades s'abattit sur nous, tandis que des têtes de Boches apparurent par dessus le parapet. Au moment où j'allais enjamber leur tranchée, je me trouvai nez à nez avec deux de ces sauvages ; je les abattis de deux coups de revolver en plein crâne.

Les Boches lançaient des fusées, j'examinai ma section ; elle était prise d'enfilade par un flancement, et l'ennemi formait un rempart presque infranchissable en tirant par-dessus le parapet ; ce fut le combat corps à corps à la baïonnette.

Les Boches lâchaient pied, beaucoup d'entre eux tombaient morts ou blessés dans leur tranchée, mais il y en avait toujours ; à mesure que mes hommes se portaient en avant ils étaient fauchés par les Boches qui nous envoyaient leurs projectiles tout à leur aise.

Je donnai l'ordre à un de mes hommes d'aller demander du renfort et des sacs à terre à mon capitaine, et de lui signaler le flancement ; je pris ses grenades et ses pétards de cheddite et me mis à en lancer ; l'homme de liaison tombait à trois mètres derrière moi.

Un obusier tirait continuellement à quelques mètres à ma gauche ; je m'avançai en rampant, me mis à genoux au bord du parapet et lançai un pétard au milieu des servants ; c'est à ce moment que je fus blessé ; j'étais penché au-dessus de la tranchée, je vis soudain s'élever à ma droite, près de moi, le canon d'un fusil ; je me rejetai en arrière, mais, emporté dans les fils de fer d'un réseau bas, je reçus la balle presque à bout portant ; celle-ci entra au niveau de l'omoplate et sortit à deux centimètres à droite au bas de la colonne vertébrale, rasant les côtes ; ma blessure n'est pas grave, mais bien douloureuse : couché, assis, debout, toutes les positions me sont pénibles.

Je reviens au champ de bataille ; j'étais donc blessé, instinctivement je levai mon revolver

et abattis mon agresseur. J'essayai de me porter en arrière, mais j'avais la respiration coupée et je tombai n'ayant plus connaissance de ce qui se passait.

Quand je revins à moi, le jour commençait à poindre, les Boches tiraient des coups de feu espacés, les nôtres aussi, mais trop bas. Tout me passait en ricochet par-dessus la tête, heureusement pour moi. Je tournai légèrement la tête à gauche et fus tout surpris de voir un fusil dépasser d'un crâneau 450 centimètres de moi. Le Boche se mit à tirer, et chaque fois je recevais une forte claque en même temps qu'une avalanche de gravier ; à ma droite, même situation ; j'étais entre deux crâneaux, ce n'était pas le moment de bouger. J'entendais les Boches parler, commander, etc., je fis le mort. Bien m'en prit, car au lever du jour les ennemis achevèrent les blessés qui râlaient encore.

Un blessé, que je ne reconnus pas, se trouvait derrière moi et criait : « Camarade, camarade, blessé ! je me rends » et les Boches de répondre en excellent français : « Viens, viens vite, approche. » Le blessé s'avançait sur les genoux, les bras en l'air ; quand il fut à ma hauteur, c'est-à-dire à peu près à un mètre des Boches et devant le crâneau de gauche, ils le tuèrent à bout portant.

Ma situation tragique, le soleil, l'immobilité, la soif intense qui provenait sans doute de mon abondante perte de sang me suggéraient des réflexions plutôt graves.

Je conservai cependant un excellent moral, n'attendant qu'une occasion favorable de prendre congé des Boches sans éveiller leur attention. Toutefois, vers six heures du soir, je les entendis parler d'une fosse commune qu'ils se proposaient de creuser pour enterrer tous les cadavres. La perspective d'être enterré me souriait fort peu, l'instinct de la conservation me suggéra une excellente idée. Notre artillerie bombardait la première ligne allemande, les marmites pleuvaient autour de moi ; pourquoi ne profiterais-je pas de l'éclatement des obus pour me masquer aux yeux des Boches, dans le nuage noir qu'ils provoquent ?

Ma décision fut vite prise. La volonté de vivre décapant mes forces, je me dressai tant bien que mal, me débarrassai de mon équipement qui pesait atrocement sur ma blessure et profitant de l'éclatement d'un de nos obus, je m'élançai jusqu'à notre tranchée, courant comme un fou, malgré ma blessure.

La tranchée était évacuée à cause du bombardement. Je fus recueilli par des artilleurs dans le boyau, que je ne reconnus pas tout d'abord tant il était bouleversé.

Je cherchai mon capitaine ; ne le trouvant pas, j'allai me faire panser.

(Officiel.)

SUR MER

La marine britannique a perdu, ces jours derniers, un cuirassé et un sous-marin.

Le sous-marin, qui était de grandes dimensions, a coulé dans les eaux de l'île hollandaise de Texel, à l'ouverture du Zuydersee. L'équipage entier, comprenant 33 hommes, a été secouru et amené au Helder.

Le cuirassé était le *King-Edward-VII*. Il a coulé après avoir heurté une mine. Tout l'équipage (825 hommes y compris les officiers) a été sauvé.

Le *King-Edward-VII* tenait la mer depuis 1905. Il déplaçait 15.000 tonnes et portait 42 canons (dont 4 de 305). Il avait coûté 36.831.125 fr., y compris l'artillerie. C'est le plus moderne des cuirassés anglais coulés depuis le commencement des hostilités.

Le 8 janvier, les torpilleurs russes ont coulé, dans la mer Noire un grand vapeur venant du Bosphore pour charger de la bouille, et ils ont eu ensuite une rencontre avec le croiseur ennemi. Les torpilleurs, poursuivis par le croiseur ennemi, se sont repliés sous la protection d'un vaisseau de ligne qui se trouvait tout près. Un court combat à longue distance s'est engagé, après lequel le *Geben*, profitant de sa vitesse, a disparu rapidement vers le Bosphore. Les Russes n'ont eu ni pertes ni avaries.

La Compagnie péninsulaire et orientale a publié les chiffres définitifs des pertes dans la catastrophe de la *Persia*. Il y avait à bord 493 personnes. Les manquants sont : voyageurs, 119 ; équipage, 48, et « lascars » (matelots indiens), 166.

Chansons militaires.

TOUT SIMPLEMENT !

Air : Le Pendu.

Je ne prenais jamais d'vacances,
Ça coût' trop cher de voyager ;
Mais d'puis la guerre j'vis' la France,
Les colonies et l'étranger.
J'ai filé des Vosgs en Belgique,
Le Maroc à l'armée d'Orient,
Et j'suis r'venu par Salonique,
Tout simplement ! (bis).

Autrefois, j'avais, je l'confesse,
La folie des décorations ;
Pour les palm's, j'euss' fait des bassesses,
Le « Nicham » troublait ma raison.
Maint'nant, pour avoir, avec calme,
Sauvé la vie d'un commandant,
J'ai r'çu la croix d' guerre et la palme,
Tout simplement ! (bis).

En Champagne à l'attaqu' dernière,
D'un éclat d'obus j'fus atteint.
Monsieur l'major, sans plus d'manières,
M'évacua par le premier train.
En sleeping-car, comme un princ' russe,
J'ai fait un voyag' d'agrément
Jusqu'au Palac' de Saint-Jean-de-Luz...sse,
Tout simplement ! (bis).

Là-bas, dans un décor féérique,
On m'a choyé avec amour ;
On m'a fait du thé, d' la musique,
On m'a même un peu fait la cour.
Le soir, pour placer mes compresses
Et border mon dodo tout blanc,
J'avais trois marquis's, cinq duchesses,
Tout simplement ! (bis).

Tous, tant qu'on est, c'est la coutume,
Faudra mourir plus ou moins tôt
D'un typhoïde ou d'un gros rhume
Ou mêm' sous un taxi-auto.
C'est pourquoi j'préf' sans souffrance,
Sans méd'cin, sans médicament,
S'il le faut, mourir pour la France,
Tout simplement ! (bis).

ALBERT WILLEMETZ.
LÉON MICHEL.

EN ZIG-ZAG

Un quatrain de Louis Marsolleau :

Voilà le bandit tragique
Pris à la gorge. Il semblait
Qu'il eût été plus logique
De le voir pris au collet !

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Métagramme (du front).

Sur cinq pieds, je suis une couverture ; changez la même voyelle, je deviens : outil, gentil animal, vilain animal, morceau de bois.

Charade.

Mon premier est une saignée d'engrenage.
Mon deux est une voyelle.
Mon trois est un péron.
Mon tout est un reptile saurien.

SOLUTIONS DU N° 165

Charade.	Carré.
Ame — Sière — Dame. = Amsterdam.	B O N E
Devinette.	O U S
Aucun. Les autres se sont envolés.	N I T
	E S T H

BLOC-NOTES

— Le Président de la République et M^{me} Poincaré ont visité, à l'hôtel de la Chambre de commerce de Paris, l'œuvre instituée par le Comité national d'Aide et de Prévoyance en faveur des soldats, et l'œuvre du Noël et des Etrennes de Paris aux soldats du front et aux permissionnaires de guerre.

— M. Painlevé, ministre de l'instruction publique, s'est rendu dimanche à Nancy. Il était accompagné de M. Pecaut, chef de cabinet, inspecteur général de l'université, et de M. Lucien Poincaré, directeur de l'enseignement supérieur. Le ministre a visité lundi matin les divers établissements scolaires.

— En quittant la présidence de l'académie des sciences morales et politiques, M. Alexandre Ribot, ministre des finances, a prononcé une patriotique allocution.

— Le Président de la République a pris, à l'occasion de la nouvelle année, une mesure gracieuse en faveur d'un certain nombre de cochers, conducteurs, charretiers et camionneurs qui avaient encouru récemment des procès-verbaux de contravention pour des infractions peu graves.

— Emmené comme otage par les Allemands lors de l'occupation de Lille, M. Borromée, secrétaire général de la préfecture du Nord, vient d'être rapatrié.

— En raison de son état de santé, le général Sir J. Nixon a été obligé d'abandonner son commandement dans le golfe persique et rentre en Europe. Son successeur est le général Sir Percy Lake, chef d'état-major aux Indes.

— Pour remplacer M. Alfred Mézières dans les fonctions de conservateur du musée Condé, à Chantilly, l'académie française a proposé au choix des cinq académies M. Lavisse, directeur de l'école normale supérieure.

— La reine Elisabeth de Roumanie aurait renoncé pour toute la durée de sa vie à la liste civile, et décidé d'en employer le montant annuel, soit 500.000 fr., à des œuvres d'utilité publique.

— Notre excellent collaborateur et ami, le chansonnier Théodore Botrel, a fait dans les tranchées une chute qui lui a causé de fortes contusions. En traitement à l'hôpital militaire de Compiègne, son état n'inspire plus aucune inquiétude.

— Le général Rousski est arrivé à Kislovodsky, dans le Caucase, pour y faire une cure.

— M^{me} Juliette Penkin, sœur du ministre des colonies de Belgique, arrêtée il y a quelques semaines en Belgique, vient d'être condamnée par les Allemands à six mois de prison et 1.000 marks d'amende.

— A Petrograd, une dame de l'aristocratie, la princesse Wassilitchikoff, qui passait pour se demener beaucoup en faveur d'une paix séparée avec l'Allemagne, a été arrêtée.

— Les Amis de Verlaine font dimanche matin leur pèlerinage annuel au monument érigé à la mémoire du poète dans le jardin du Luxembourg et ont célébré en même temps le souvenir de tous les poètes tombés au champ d'honneur.

— Le comité de la Société des Gens de lettres a reçu mercredi la visite de l'éminent historien italien G. Ferrero, auquel M. Georges Lecomte, président, a souhaité la bienvenue en termes chaleureux. M. Ferrero a été élu membre de la Société.

— Le *Varwaerts* annonce que le gouvernement prussien, imitant le gouvernement saxon, a interdit toutes les réunions publiques où il serait question de la cherté des vivres.

— M. Otto-H. Kann, de New-York, a fait remettre pour la troisième fois, depuis le commencement des hostilités, au préfet de police, une somme de 10.000 fr. destinée à diverses sociétés d'assistance pour les blessés, les enfants et les artistes.

— La *Neue Freie Presse*, de Vienne, annonce que les archives des affaires étrangères serbes, cachées dans un couvent, ont été retrouvées par les troupes austro-hongroises et envoyées à Vienne dans 63 caisses.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Cinquième rapport, présenté à M. le Président du Conseil, par la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (1).

Vosges. (Suite.)

Dès leur entrée à **Saint-Michel-sur-Meurthe**, le 29 août, ils ont, de même, incendié trois maisons. Un gradé, accompagné de deux soldats, est allé mettre le feu à la grange de la dame Barlier, avec une lampe à pétrole qu'il avait trouvée tout allumée dans la maison et dont il avait brisé le verre. Après cette opération, les trois hommes se sont tranquillement retirés.

Sur le territoire de la même commune, au hameau de **Sauvécourt**, une vingtaine d'Allemands firent irruption, le 5 septembre, dans une scierie où, avec le propriétaire, M. Villame, âgé de soixante-quinze ans, étaient réunis la dame Gérard, sa sœur, et le mari de celle-ci, âgé de soixante et onze ans. Comme ils exigeaient du vin, M. Villame mit son tonneau à leur disposition. Il n'en fut pas moins renversé et piétiné. Mais la rage des soldats ne connut plus de bornes quand fut découverte, dans la cave, une carabine scolaire appartenant au petit-fils des époux Gérard. La bande se jeta furieusement sur Gérard et Villame, arracha les bretelles de ce dernier et s'en servit pour fouailler à coups redoublés les deux hommes qui furent ainsi poussés dehors. Pendant ce temps, M^{me} Gérard se sauvait chez le sieur Lemaître, au lieu dit les Baraquas. En route, elle entendit un feu de peloton.

Le lendemain, la pauvre femme, prévenue que son mari et son frère avaient été fusillés, partit à la recherche de leurs corps. Elle les trouva attachés l'un à l'autre par un bras avec les bretelles de Villame. Chacun d'eux avait à la poitrine un trou énorme.

Le 4 septembre, au hameau de **Bourmont**, commune de Nampelze, les Allemands, sous leur prétexte coutumier et toujours mensonger, arrêtèrent les sieurs Balland, Thiebaut et Valentin et les conduisirent à la gare de Saint-Michel-sur-Meurthe, auprès d'une pile de planches devant laquelle ils les obligèrent à se tenir debout. Au bout d'une demi-heure, des soldats s'emparèrent de Balland, l'emmenèrent à cinquante pas de ses compagnons et le fusillèrent. Ils revinrent ensuite chercher les deux autres prisonniers qui crurent leur dernière heure arrivée; mais ils se contentèrent de les contraindre à transporter le corps de leur compatriote et à l'enterrer dans une tranchée, à proximité du chemin de fer. Désespérée de la mort de son mari, M^{me} Balland est décédée la nuit suivante.

Dans le petit village de **Mandray**, où les habitants ont supporté sans la moindre velléité de résistance toutes les rigueurs de l'invasion, l'ennemi n'a pas commis moins de 5 assassinats.

Dans la soirée du 27 août, un groupe de trois hommes, s'éclairant d'une lanterne, vint frapper aux volets d'un cultivateur de cette commune, nommé Vauthier (Joseph); celui-ci ouvrit sa fenêtre et se trouva en présence de son cousin Jean-Baptiste Vauthier, escorté de deux Allemands qui demandaient à manger. Il objecta qu'ayant déjà subi une raffe dans sa maison, il ne possédait plus de provisions, et Jean-Baptiste transmit cette réponse aux deux soldats. On ignore ce qui se passa ensuite; mais vers neuf heures du soir, le sieur Vincent, cultivateur à la Basse-Mandray, après avoir vu la lumière d'une lanterne approcher de chez lui, entendit une détonation et perçut aussitôt après le bruit des pas de deux hommes qui couraient. Le lendemain, à cinquante mètres de là, on trouva le cadavre de Vauthier.

Le 5 septembre, à six heures du soir, une bande d'Allemands amena chez la dame Cuny, où un de leurs commandants était logé, un vieillard un peu simple d'esprit, du nom d'Appy, qu'ils accusaient, contre toute vraisemblance, d'avoir tiré sur eux. Il expliqua fort clairement qu'il avait été arrêté parce que, poussé par la curiosité, il s'était approché d'un immeuble incendié. A onze heures du soir, on le fit sortir et on le fusilla devant la maison.

Le 6 du même mois, un général vint dire à l'abbé Rément, curé de Mandray: « Les soldats

français ont tué une de vos paroissiennes », et, quelques instants après, le prêtre apprit qu'une vieille fille de soixante-quinze ans, M^{me} Marie Péchez, qui avait été forcée de conduire des Allemands, la veille, à la ferme de Miraumeix, n'était pas encore de retour. Ayant rapproché dans son esprit la nouvelle de cette disparition et le propos qu'il venait d'entendre, M. l'abbé Rément se rendit auprès du général et obtint de lui, non sans peine, que des recherches fussent opérées. Le corps de M^{me} Péchez fut rapporté et l'on put facilement se convaincre que la victime, dont la tête était horriblement broyée, avait été tuée par un feu de salve. Comme l'a dit le curé de Mandray, le mensonge du général était flagrant.

Un cultivateur de la commune, le sieur Sibille, homme d'une nature douce et charitable, n'avait donné aux Allemands aucun sujet de plainte et s'était même employé à soigner leurs blessés. Le 8 septembre, deux soldats ennemis pénétrèrent chez lui et l'arrêtrèrent en présence de sa femme, sans aucun motif: « Messieurs, leur dit-il, je ne fais pas de mal; je suis le patron d'ici. » Mais les deux hommes, ne voulant rien entendre, le poussèrent dehors et l'emmenèrent. Six jours après, M^{me} Sibille, informée qu'on avait remarqué, près de la Croix aux Mines, une tombe sur laquelle était déposée une paire de sabots, se rendit à l'endroit indiqué et reconnut les chaussures de son mari. Quand on ouvrit la fosse, on y trouva effectivement le corps qu'on recherchait. A quelques pas de là, sous une couche de terre peu épaisse, on découvrit, quinze jours plus tard, les restes complètement putréfiés d'un autre habitant de Mandray, le sieur Laurent Constant, tué dans des circonstances mystérieuses.

Il nous faut ajouter, à cette série de crimes, un grave attentat dont fut victime, dans la même commune, la veuve X..., âgée de cinquante-six ans. Un soldat allemand terrorisa cette femme en lui plaçant la pointe de sa baïonnette sur la poitrine, la jeta contre un mur et la viola.

C'est le 27 août qu'eut lieu l'envahissement de **Saint-Dié**. En arrivant, un officier arrêta le comptable Visser, qui sortait d'une cave de l'usine Blech, lui mit son revolver sous le menton en disant: « Vous, nous conduire! » et le fit emmener par ses hommes. Tout près de l'usine, M. Visser rencontra, encadré par des Prussiens, le sieur Chotel, qu'on venait d'arrêter sur la route, et, quelques instants après, les soldats, qui pénétraient dans toutes les maisons, se saisirent d'un jeune sourd-muet, nommé Louzy, ainsi que du manœuvre Georges (Léon). Tout à coup, un Allemand qui traversait la rue du Breuil ayant reçu une balle au visage, l'officier, furieux, s'écria: « Les voilà, vos sales Français; ils tuent nos soldats aux coins des rues. » Puis il donna un ordre à ses hommes et dit brusquement aux prisonniers: « Vous, sur le front! Et en avant! » Placés dès lors devant les troupes, les quatre otages arrivèrent bientôt en face d'une barricade derrière laquelle tirait un groupe de chasseurs alpins; là, ils se trouvèrent pris entre deux feux. Chotel s'effaissa sur les genoux; se retournant vers les Allemands, il leur cria: « Lâchez assassins! » et tomba mort. Peu après, Georges fut tué à son tour; Louzy eut le poignet droit traversé et Visser reçut au ventre une balle qui, devant sur deux pièces de cinq francs placées dans une poche de son gilet, lui fit une blessure grave, mais non mortelle.

A l'hôpital dans lequel il a été soigné, M. Visser s'est rencontré avec deux jeunes garçons très grièvement blessés. L'un d'eux, Charles Perrin, âgé de quatorze ans, avait été atteint de deux coups de feu tirés par des Allemands pendant qu'il allait en courant faire une commission; il est mort le 20 septembre 1914. L'autre, Paul Luquer, qui est également décédé, avait été frappé par un projectile dans des circonstances qui sont demeurées mal déterminées. Vers une heure et demie de l'après-midi, à l'angle formé par la rue de la Prairie et celle du 10^e Bataillon, un soldat, ayant aperçu le nommé

Lafoucrière, âgé de dix-huit ans, le mit en joue et l'abattit, bien que ce jeune homme n'eût ni prononcé une parole, ni fait le moindre geste de provocation. Un vieillard du nom de Tihay reçut aussi la mort sur la voie publique pendant qu'il était entouré d'ennemis; mais il est possible que la balle qui l'a frappé ne lui ait pas été destinée et qu'il ait été victime de la balle qui se déversait à ce moment.

Le lendemain 28, le jeune Bleicher, âgé de vingt ans, réformé du service militaire, fut surpris par trois gradés allemands à **Saint-Rocq**, commune de Saint-Dié. Une amie de sa mère, la dame Ziegler, à qui il faisait une visite. L'un d'eux, en entrant, lui cria: « Heraus! » Bleicher fit alors un pas en avant et voulut expliquer sa présence. « Je suis... », dit-il, mais il ne put achever sa phrase: il fut immédiatement tué d'un coup de revolver.

Nous vous avons rendu compte, dans notre rapport du 1^{er} mai dernier, d'après les dépositions de plusieurs soldats, des assassinats commis aux **Tiges**, territoire de Saint-Dié, sur l'ordre d'un lieutenant allemand qui avait traité de prisonniers appartenant à notre 99^e régiment d'infanterie. Les dames Vogt et Marchal, qui ont été témoins de ce drame, nous en ont confirmé les détails. La dame Berger, domiciliée aux Tiges, nous a, en outre, affirmé sous serment que, le 30 août, un soldat ennemi était venu massacrer à coups de revolver deux blessés français, incapables de se défendre, auxquels elle avait donné l'hospitalité dans sa maison. Le commissaire de police qui est allé visiter le lieu du crime a relevé sur le mur les traces visibles de six balles et une tache de sang.

Pendant leur séjour à Saint-Dié, les ennemis ont donné libre cours à leurs habitudes de pillage et de dévastation. On les a vu briser, sous le péristyle de la mairie, un coffre-fort qu'ils avaient apporté à cet endroit; ils ont dévalisé des caves ainsi que des magasins, et M. Badier, négociant en vins, a qui on a pris pour trente-cinq mille francs de marchandises, a reçu d'eux un certain nombre de coups de réquisition signés par des officiers de la 26^e division de réserve et du 71^e régiment de landwehr prussien. Le 29 août, ils ont mis le feu au quartier de la rue de la Bolle et, pour empêcher toute possibilité de secours, ont fait rigoureusement garder pendant l'incendie les ponts qui relient ce quartier au reste de la ville. Quarante-cinq maisons et cinq usines ont été brûlées. Le même jour, deux soldats français d'infanterie de ligne et deux chasseurs alpins, surpris dans une cave par les Allemands, ont été conduits à l'angle de la rue de la Bolle et de la rue des Cités pour y être fusillés. Leurs cadavres sont restés pendant 4 jours sur la voie publique.

Avant d'en finir avec les violations du droit des gens dont Saint-Dié a eu si durement à souffrir pendant l'occupation allemande, nous jugeons intéressant de noter ici la déclaration de M^{me} Marcelle Ferry, infirmière surveillante à l'hôpital. Du 6 septembre au 10 du même mois, jour du départ des Allemands, M^{me} Ferry, malgré le dévouement dont elle n'avait cessé de prodiguer les preuves, s'est vu interdire, sous peine d'expulsion, de faire des pansements aux Français. Comme elle réclamait contre cette défense injustifiable, un infirmier chef lui répondit: « C'est par ordre. » Une telle mesure a eu des conséquences terribles. Beaucoup de nos blessés, qui auraient pu être sauvés, ont succombé à la gangrène et à l'infection.

Après le départ des Prussiens, la ville a continué à subir les effets meurtriers de la guerre, car elle a été canonnée une soixantaine de fois, et des avions l'ont fréquemment bombardée. Vingt et une personnes y ont été tuées par les bombes et par les obus. En observant que la proportion des victimes, eu égard au nombre des bombardements et en comparaison de ce qui s'était passé ailleurs, n'était pas aussi élevée qu'on aurait pu le craindre, M. Burlin, premier adjoint au maire, a fait devant nous cette réflexion qui dépeint bien l'esprit de nos admirables populations de l'Est, si patriotiquement résignées: « Certes, nous avons été très éprouvés; mais nous sommes encore des privilégiés. »

On ne saurait d'ailleurs trop dire combien, à **Saint-Dié**, à **Gérardmer**, à **Nauey**, à **Lunéville**, et dans tous les lieux où l'ennemi a cru, par des attentats de ce genre, semer l'épouvante et l'affolement, le but qu'il poursuivait a été manqué. Le calme le plus absolu persiste après ces crimes inutiles, et le sentiment qu'ils font naître dans les âmes françaises est bien différent de la terreur.

N° 166.

Supplément au Bulletin des Armées de la République.

9

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée:

Adjudant PIERSON, 15^e bataillon de chasseurs: s'est élancé en tête de sa section à l'assaut d'une position ennemie qu'il a conquise, et où il s'est maintenu grâce à son énergie, à sa volonté et à son courage habituels.

Adjudant WEISS, 15^e bataillon de chasseurs: sous-officier d'un entrain admirable et d'une bravoure frisant la témérité; a entraîné brillamment sa section au feu, et a été tué en surveillant les travaux de retranchements qu'il faisait construire sur la position conquise.

Sergent GIRAUD, 15^e bataillon de chasseurs: avec l'ardeur qui l'animait sans cesse, s'est résolument élancé à l'assaut d'une tranchée ennemie, a traversé le réseau de fils de fer sous un feu violent, a été tué en arrivant sur cette tranchée.

Maréchal des logis MORATIN, 4^e d'artillerie de campagne: grièvement blessé le 10 août. A peine guéri et marchant à grand-peine, est revenu prendre sa place dans sa batterie, où il ne cesse de donner les plus beaux exemples de sang-froid et de cran braveur; a été de nouveau blessé, le 22 juin 1915, à son poste de chef de pièce.

Caporal HINGRAY, 15^e bataillon de chasseurs: a rallié sous le feu quelques chasseurs privés de chef, en a pris le commandement et a arrêté l'ennemi dans sa tranchée, rejetant sur les assaillants, avant qu'elles n'éclatent, les grenades lancées par eux sur notre ligne.

Chasseur AGUARD, 67^e bataillon: chasseur hardi et brave; le 21 juin 1915, comme grenadier, a couvert l'ennemi de projectiles avec une adresse remarquable.

Chasseur ELGOYHEN, 67^e bataillon: désigné comme gendarme et blessé légèrement au début de l'action, est resté à son poste sous un violent bombardement d'artillerie lourde, qui détruisait la majeure partie de sa tranchée; blessé une deuxième fois dans la journée, a fait preuve des plus beaux sentiments du devoir à accomplir et de bravoure calme.

Chasseurs MILAN et DELAVENNE, 15^e bataillon: éclaireurs de compagnie, se sont fait remarquer par leur brillant courage au cours de nombreuses patrouilles très périlleuses; ont été tués alors qu'ils coupaient les fils de fer ennemis qu'ils avaient abordés.

Chasseur GELFI, 15^e bataillon: s'est spontanément présenté pour procéder à une reconnaissance des plus dangereuses sur un ouvrage ennemi fortement organisé; est grièvement tombé alors qu'il coupait les réseaux de fils de fer ennemis.

Colonel RICHARD, 46^e d'artillerie: très belle attitude au feu. Tué glorieusement à son poste de combat, le 24 août 1914, alors que ses batteries étaient soumises à un violent bombardement d'artillerie lourde ennemie, donnant à tous l'exemple du calme et de la bravoure.

Lieutenant-colonel CASTELNAU, 46^e d'artillerie: auxiliaire courageux et dévoué de son chef de corps, a partagé tous ses dangers. Est mort bravement à ses côtés.

Chef de bataillon EVRARD, 67^e d'infanterie: officier supérieur d'une très grande bravoure, préparé à la guerre actuelle par ses campagnes antérieures aux colonies; a tout de suite exercé un grand ascendant moral sur ses hommes et a donné de nombreuses preuves de sa valeur; blessé grièvement l'automne dernier, est revenu le 27 avril 1915 sur le front et a été blessé mortellement, le 5 mai, au cours d'un bombardement de nos lignes par l'artillerie allemande.

Capitaine GERON, 67^e d'infanterie: bien que blessé mortellement, a montré d'un geste la direction de l'ennemi à sa compagnie en criant: « En avant, en avant! » et a expiré quelques instants après.

Capitaine DELHORME, 172^e d'infanterie: a conduit sa compagnie avec courage et énergie dans les attaques des 1^{er}, 2 et 3 octobre. A

été mortellement blessé quelques jours après au cours d'un violent bombardement.

Capitaine BARTHELEMY, 46^e d'artillerie: officier remarquable, a fait preuve des plus grandes qualités de bravoure et de savoir. Tué en commandant le tir de sa batterie le 6 septembre 1914.

Capitaine POIDEVIN, 9^e génie: officier d'une bravoure remarquable. A été tué au cours d'une reconnaissance poussée jusqu'à proximité des lignes ennemies.

Lieutenant DUMONT, 26^e bataillon de chasseurs: le 22 août, blessé une première fois, a conservé le commandement de sa section après avoir dit à un de ses camarades qui voulait le soigner: « N'en parlez pas aux hommes; cela pourrait les démoraliser. » A été frappé mortellement quelques instants après.

Lieutenant CADASTREUC, 26^e bataillon de chasseurs: blessé à la tête d'un éclat d'obus, au combat du 3 septembre, a rejoint le bataillon avant d'être complètement guéri. Est mort des suites de cette blessure.

Lieutenant PARISEY, 26^e bataillon de chasseurs: depuis le début de la campagne a fait preuve d'une grande valeur militaire dans la conduite d'une section de mitrailleuses, particulièrement au combat du 6 septembre. A montré une haute valeur morale en faisant son service pendant cinq mois dans les tranchées malgré la maladie et n'a consenti à se laisser évacuer qu'à bout de forces; est mort trois jours après son départ.

Lieutenant BAZIRE, 29^e bataillon de chasseurs: d'un courage, d'un entrain, d'une énergie absolus. A, de plus, malgré sa jeunesse, fait preuve dans tous les combats auxquels il a pris part des plus belles qualités de sang-froid, de jugement et d'initiative. Tué glorieusement le 10 septembre en contre-attaquant à la tête d'un groupe de chasseurs qui tous ont, à son exemple, lutté jusqu'à la mort.

Lieutenant DU ROIZEL SAINTE-MARIE, 67^e d'infanterie: officier de grande valeur qui a donné de nombreuses preuves de son courage, a maintenu sa compagnie pendant trois jours dans le plus grand ordre sous un bombardement des plus intenses et a été tué au moment où il en parcourait les rangs, pour encourager ses hommes.

Lieutenant DE COLOMBEL, 29^e bataillon de chasseurs: tué le 22 août 1914 à la tête de sa section qu'il entraînait à l'attaque sous un feu extrêmement violent d'infanterie et d'artillerie.

Lieutenant ALBA, 29^e bataillon de chasseurs: envoyé en reconnaissance sur un village le 14 août, y pénétra avec sa section. Après avoir reçu une balle dans la jambe, en reçoit une deuxième à la figure. Il enlève encore une fois sa troupe en criant: « Ça ne fait rien, en avant, les gars. » Tombé mortellement atteint d'une troisième balle au cou, après avoir dit avec le plus grand sang-froid à son sous-officier: « Sergent, prenez le commandement. »

Chef d'escadron LECHARTIER, chef d'état-major d'une division d'infanterie: chef d'état-major d'une division depuis novembre 1914, a pris part activement aux opérations qui ont abouti à l'enlèvement d'une position, puis à celles de la défense d'une place. Rend des services journaliers pour l'organisation d'un secteur difficile. Constamment en première ligne avec un mépris complet du danger, fait preuve d'initiative et paie quotidiennement de sa personne. Vient d'exécuter, à plusieurs reprises, en avion, des vols qui lui ont permis de rapporter sur les positions ennemies des renseignements certains.

Chef de bataillon SOUBEYRAND, 99^e d'infanterie: officier supérieur, animé d'un courage et d'une audace à toute épreuve; à la tête de ses compagnies, s'est élancé sur les Allemands qui menaçaient d'envelopper son

bataillon, le 24 août 1914. Est tombé très grièvement blessé.

Capitaine FURTIN, 99^e d'infanterie: officier de grande valeur, qui, à la tête de sa compagnie, puis de son bataillon, a toujours montré un entrain et une compétence qui lui avaient acquis la confiance absolue de tous ses subordonnés. A été mortellement blessé le 25 septembre, au cours d'une attaque, en entraînant son bataillon à l'assaut.

Capitaine AVRIL, 99^e d'infanterie: tombé glorieusement à la tête de sa compagnie le 24 août 1914, en exhortant ses hommes à résister coûte que coûte à un ennemi supérieur en nombre; a donné sans cesse les plus beaux exemples de courage et de mépris du danger.

Capitaine TERRIOU, du 92^e rég. d'infanterie: officier d'un dévouement remarquable, ayant fait preuve dans toutes les circonstances de la plus grande énergie. Très grièvement blessé, le 25 août 1914, au moment où le régiment était forcé de combattre sous la menace d'une violente attaque de flanc de toute une brigade allemande, il jalonnait avec le plus grand calme une position d'appui pour les troupes de première ligne.

Capitaine HEBERT DE CHAMPOZOU, 140^e d'infanterie: officier de haute valeur et de grand cœur. S'est signalé dans les premières semaines de la guerre par des qualités militaires de premier ordre, et en particulier le 15 août 1914, en portant en avant le bataillon qu'il commandait pour appuyer l'offensive d'une brigade voisine. Est tombé glorieusement à la tête de son bataillon le 26 août 1914.

Capitaine ADAM, 30^e d'infanterie: ayant été sérieusement blessé dans les Vosges, le 26 août 1914, est revenu au front à peine guéri. Le 25 juin 1915, au cours d'une attaque de nuit, a fait preuve de courage, de calme et de sang-froid, malgré un violent bombardement et l'explosion d'une mine, et a repoussé l'attaque.

Lieutenant TAILLEBOT, 403^e d'infanterie: ayant repris la campagne, après avoir été une première fois blessé, a été grièvement atteint aux jambes par une grenade, au moment où, à la tête de sa section, il entraînait ses hommes au feu avec une bravoure remarquable. Est mort, le 20 juin 1915, des suites de sa blessure.

Lieutenant LIBARELLI, 99^e d'infanterie: officier de grande valeur. A fait preuve d'intrepidité depuis le début de la campagne. A été tué, le 24 août 1914, au milieu de sa section de mitrailleuses, après avoir fait subir à l'ennemi de grosses pertes par le tir remarquablement précis de ses pièces.

Lieutenant ROBIN, 99^e d'infanterie: commandait sa compagnie avec une compétence appréciée et une autorité qu'il avait acquise pendant sa campagne au Maroc. A été tué d'un éclat d'obus le 28 septembre 1914, au moment où, sous le feu de l'artillerie ennemie, il dictait avec le plus grand calme ses ordres pour une attaque.

Sous-lieutenant LOIDREAU, 99^e d'infanterie: jeune officier très énergique et très brave. S'est signalé au combat du 24 août 1914, où il a reçu six balles dans la capote, par sa cranerie et son autorité sur ses hommes. Le 25, est tombé mortellement frappé à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant BRUN, 416^e d'infanterie: blessé le 19 mai 1915, a repris son service sans être complètement guéri. Blessé le 19 juin, n'a pas voulu quitter la tranchée. Blessé le 24 juin, en se portant avec sa section sur le versant postérieur d'un entonnoir formé par l'explosion d'une mine allemande, a maintenu sa section sous un bombardement violent de mines, de 77 et de 105, dans des tranchées de fortune.

(1) Voir les nos 159, 160, 162 et 164.

Colonel ESCALLON, commandant une brigade : commandant de brigade d'une rare bravoure et d'une remarquable valeur. Tué sur le parapet d'une tranchée, au moment où il donnait des ordres pour une contre-attaque.

Lieutenant-colonel MANO, 155^e d'infanterie : venait de prendre le commandement d'un régiment lorsqu'il est tombé mortellement atteint en groupant différentes unités pour s'élancer à une contre-attaque.

Lieutenant-colonel SERVAGNAT, 155^e d'infanterie : chef de corps d'une haute valeur, d'une énergie de fer, d'un sang-froid au feu et d'une hardiesse dans l'offensive au-dessus de tout éloge. Tué à l'ennemi pendant le combat du 30 juin 1915.

Chef de bataillon DELARUE, 151^e d'infanterie : blessé deux fois grièvement au cours de la campagne. Tombé le 30 juin en se portant, hors des tranchées, à la reconnaissance d'une violente attaque ennemie.

Chef de bataillon VALENTINI, 113^e d'infanterie : officier supérieur de grand mérite; très brave et très courageux, prêchant toujours d'exemple. Tué le 5 juillet au cours d'une reconnaissance.

Capitaine HAMELINE, 151^e d'infanterie : officier plein d'énergie. Blessé, est revenu avant sa guérison complète et a été tué à la tête d'un bataillon dont il venait de prendre le commandement.

Capitaine LE BLANC, état-major d'une armée : par sa compétence et son dévouement infatigable, rend les plus grands services en tout ce qui touche l'organisation de l'artillerie et le ravitaillement de l'armée en matériel et en munitions. De sa propre initiative, a su faire aboutir la construction et l'installation d'un dispositif spécial pour tir contre avions.

Capitaine GUERIN, état-major d'une armée : apporte au service de l'artillerie de l'armée, le concours de connaissances industrielles étendues et d'un zèle de tous les instants. A contribué, notamment, à l'organisation d'un dispositif spécial pour tir contre avions.

Capitaine MAURICE, 16^e bataillon de chasseurs : blessé mortellement le 30 juin 1915 en conduisant brillamment sa compagnie à une contre-attaque.

Capitaine POCQUET DE LIVONNIÈRE, 33^e d'infanterie : dans les combats du 6 au 10 septembre, a lutté avec une ténacité remarquable, repoussant avec sa compagnie plusieurs attaques, faisant des prisonniers, dont trois officiers, et entraînant sa troupe jusqu'au moment où il fut frappé mortellement.

Capitaine RABIER, 16^e bataillon de chasseurs : frappé d'une balle au cœur, à vingt mètres de l'ennemi, est mort en criant : « En avant ! »

Capitaine VALLOTTE, état-major d'une brigade : officier calme, dévoué et courageux au feu. Grièvement blessé.

Lieutenant BONNET, 151^e d'infanterie : a l'attaque du 29 juin 1915, s'est porté à la tête de sa compagnie pour renforcer la première ligne. A été tué au moment où il débouchait dans la tranchée.

Lieutenant CHALON, 45^e d'artillerie : a été blessé mortellement le 16 juin 1915, dans les tranchées de première ligne au moment où il recherchait des emplacements pour observer le tir de l'artillerie. Avait déjà été blessé le 30 août 1914, et cité à l'ordre du régiment.

Lieutenant GOBEL, état-major d'une brigade : mortellement blessé le 30 juin 1915, au cours d'une attaque, dans l'accomplissement d'une mission.

Lieutenant LECLÈRE, 1^{er} du génie : mortellement blessé en entraînant ses sapeurs à organiser une position conquise à l'ennemi.

Lieutenant ROBERT DE BEAUCHAMP, escadron 37 : belle intrépidité. Attaque journalièrement les avions ennemis.

Lieutenant WERTHEIMER, 61^e d'artillerie : étant observateur aux tranchées de première ligne, le 30 juin 1915, s'est mis aux ordres d'un commandant de secteur pour rassembler quelques hommes, en pleine action, et au milieu d'une violente attaque de l'ennemi. Tué au cours de l'accomplissement de cette mission.

Sous-lieutenant CAMUS-GOVIGNON, 94^e d'infanterie : a été frappé mortellement en assurant la défense d'un point particulièrement dangereux et violemment attaqué par des forces très nombreuses.

Sous-lieutenant DECROIX, 16^e bataillon

de chasseurs : blessé assez gravement le 30 juin 1915, a refusé de retourner en arrière, a sollicité un commandement et a conduit à l'attaque la fraction qu'on lui avait confiée. A été tué le 1^{er} juillet, en organisant le terrain qu'il venait de conquérir.

Capitaine HUSSON, 80^e d'infanterie : le 20 août 1914, après un assaut furieux qui rendit sa compagnie maîtresse d'une lisière de bois, a su résister à une violente contre-attaque. Blessé mortellement, a refusé de quitter le champ de bataille, et a dit à son chef de bataillon : « Je suis blessé mortellement, faites-moi asseoir au pied de cet arbre, je veux mourir en soldat, face à l'ennemi. »

Sous-lieutenant DEMONTGOLFIER, 30^e d'infanterie : grièvement blessé, le 20 août 1914, a refusé de quitter la ligne de combat et, par sa superbe attitude, a su maintenir sa troupe sous le feu le plus violent et repousser une troupe ennemie qui menaçait le flanc de la position. Est mort, le jour même, avant d'atteindre le poste de secours.

Sous-lieutenant DE BRUC DE LIVERNIÈRE, 96^e d'infanterie : jeune sous-lieutenant de vingt-deux ans, provenant des admissibles à Saint-Cyr. Placé avec sa section dans une portion de tranchée constamment battue par des grosses bombes, a donné, le 3 juillet 1915, l'exemple, à ses hommes au moment d'un éboulement de tranchée, en se portant sur la brèche avec un outil ; a trouvé une mort glorieuse le lendemain, au même point, en observant les effets des bombes.

Sous-lieutenant LEPS, 1^{er} hussards : a fait preuve, en toutes circonstances, depuis le commencement de la campagne, d'un entraînement et d'une bravoure remarquables. Après avoir dirigé, la nuit, plusieurs patrouilles jusqu'aux tranchées ennemies, a été grièvement blessé, le 9 juillet 1915, pendant que, placé dans un entonnoir, il observait des travailleurs ennemis sur lesquels il faisait diriger le feu.

Adjudant-chef BOSSERT, 1^{er} d'infanterie coloniale : a donné un brillant exemple de courage et d'énergie en maintenant sa section pendant quatre jours, dans des tranchées à moitié démolies et en butte à un feu très violent d'artillerie et d'infanterie (11-14 novembre 1914).

Général BRULARD, commandant une division d'infanterie : le 18 septembre a pris, en pleine action, le commandement d'une division d'infanterie qu'il a engagée dans les meilleures conditions, et a contribué largement à refouler une violente attaque de l'ennemi. Depuis cette époque, a fait preuve d'une activité inlassable, d'une bravoure de tous les instants et du sens tactique le plus avisé à la tête de sa division qui a pris part à de nombreuses opérations extrêmement actives, dont quelques-unes ont constitué des succès notables sur l'ennemi.

Lieutenant-colonel TABOUI, commandant une brigade de chasseurs : a, pendant deux mois, sur un terrain soumis à un bombardement continu et malgré des difficultés de toutes sortes, poursuivi avec une méthode et une ténacité inlassables cinq attaques successives qui ont amené la prise d'une position très fortement organisée et causé à l'ennemi des pertes considérables.

Capitaine MARTIN, 7^e bataillon de chasseurs : a fait preuve des plus belles qualités militaires pour enlever et organiser ensuite, dans des conditions difficiles, une ligne avancée de l'ennemi. Dans une attaque particulièrement dure, a largement contribué au succès, tant par la préparation minutieuse de l'opération que par l'entraînement qu'il a communiqué à tous ses chasseurs.

Capitaine LAVAUDEN, 68^e bataillon de chasseurs, et sous-lieutenant DEBENOIT, au même bataillon : ont brillamment chargé à la tête de leur compagnie sur un terrain recouvert d'une épaisseur de 1 m. 50 de neige, et qui paraissait inaccessible; ont réussi à enlever du même élan deux lignes successives de tranchées ennemies.

Lieutenant ROCHE, 12^e bataillon de chasseurs : est tombé glorieusement au cours d'une attaque de nuit pendant laquelle il avait fait preuve d'une superbe attitude.

Lieutenant MARCORELLES, 6^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'énergie et de dévouement depuis le début de la campagne; blessé en octobre, a rejoint son bataillon à peine guéri; est tombé glorieusement en enlevant à l'assaut une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant THAON, 6^e bataillon de chas-

seurs : a fait preuve d'une extrême énergie en entraînant son peloton à l'assaut et s'est emparé d'une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant HURTE, 7^e bataillon de chasseurs : commande le peloton des mitrailleuses de son bataillon avec la plus grande énergie, la plus belle audace et un mépris absolu du danger; a rendu des services précieux à son bataillon par le vigoureux appui qu'il a donné aux attaques.

Sous-lieutenant BRON, 12^e bataillon de chasseurs : a commandé sa compagnie sous un feu des plus violents, avec le plus grand sang-froid et le plus grand sens tactique. Après avoir poussé en avant sa première ligne, est tombé mortellement frappé, au moment où il revenait prendre le commandement d'une section laissée en réserve.

Sous-lieutenant RHEIMS, 11^e bataillon de chasseurs : officier de grande valeur, intelligent, vigoureux et hardi; vient d'être blessé pour la deuxième fois dans un corps à corps avec l'ennemi.

Aspirant BERNARD, 12^e bataillon de chasseurs : s'est porté résolument en tête de sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie fortement occupée. A été tué en arrivant dans cette tranchée.

Sergent THOMAS DE LA PINTIÈRE, 54^e bataillon de chasseurs : revenu du Canada dès la déclaration de guerre, a toujours donné depuis le début de la campagne, les plus beaux exemples de courage et de dévouement. Blessé une première fois en octobre, a rejoint son corps à peine guéri; blessé une seconde fois en février, a donné l'ordre, sous un feu violent, au chasseur qui l'aidait à se traîner, et qui était lui-même blessé, de l'abandonner; a été de nouveau blessé.

Sergent RENAUD, 12^e bataillon de chasseurs : a pris le commandement de sa section, pendant une attaque de nuit et sous le feu de l'ennemi, avec le plus grand calme et le plus grand sang-froid. Blessé grièvement au cours du combat.

Sergent GUÉRIN, 12^e bataillon de chasseurs : malgré une blessure sérieuse, a conservé, pendant quatre heures le commandement de sa section, dirigeant des feux meurtriers sur un ennemi supérieur en nombre; n'a quitté son commandement que sur un ordre formel.

Caporal LOGUT, 12^e bataillon de chasseurs : s'est élancé à l'assaut au mépris de tout danger et avec la plus grande énergie; est tombé glorieusement au cours de cette charge.

Chasseur CONSTANT, 11^e bataillon : a fait preuve d'un dévouement inlassable pour porter des ordres pendant la nuit dans des circonstances particulièrement pénibles. Le lendemain, a combattu avec la plus grande énergie, s'exposant pour mieux tirer, et faisant preuve du plus profond mépris de la mort.

Chasseur CHIRON, 62^e bataillon : engagé volontaire pour la durée de la guerre, a été blessé en entraînant vigoureusement ses camarades à l'assaut; avait déjà obtenu une citation à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite au combat du 26 septembre.

Lieutenant-colonel MORRIS, 47^e d'infanterie : a fait preuve d'énergie et d'habileté en enlevant avec son régiment plusieurs lignes de tranchées allemandes puissamment organisées pendant les journées des 7, 8, 9 et 10 juin 1915. Le 16, chargé à nouveau d'une attaque, a su communiquer à tous ses subordonnés le courage et l'entrain qui l'animent permettant ainsi de renouveler par trois fois, dans la journée, une attaque sur un point garni de mitrailleuses. S'est porté enfin de sa personne sous un bombardement intense, jusqu'à la ligne de feu pour organiser ses unités fortement éprouvées, privées de leurs officiers et parer ainsi à une contre-attaque.

Lieutenant-colonel PREVOT, 2^e d'infanterie : a brillamment commandé son régiment à l'attaque du 16 juin 1915, et a fait preuve des plus belles qualités militaires, donnant, à tous, le meilleur exemple de la bravoure la plus éclatante. Blessé, a tenu à garder le commandement de son régiment.

Chef de bataillon PINON, 2^e d'infanterie : chargé de l'attaque d'une ligne de tranchées, a brillamment entraîné son bataillon, s'est emparé de la position et a réussi à s'y maintenir pendant cinq heures, sous une pluie de grenades et de pétards, bien qu'ayant perdu presque tous ses officiers et une bonne partie de son effectif.

Adjutant CABRO, 290^e d'infanterie : a fait

Sous-lieutenant MOREL, 41^e rég. d'infanterie : engagé volontaire à 57 ans pour la durée de la guerre, a enlevé avec la plus grande bravoure le 2^e peloton de sa compagnie, le 16 juin 1915, à l'assaut des tranchées allemandes; a été grièvement blessé sur le parapet même de la tranchée ennemie.

Chef de bataillon TEYCHENÉ, 2^e d'infanterie : chargé, au cours de l'attaque du 16 juin 1915, de tenir la ligne de résistance, s'est dépensé avec une activité, un esprit d'initiative et un mépris du danger absolu pour se tenir en liaison avec le colonel. A passé la majeure partie de la journée dans un observatoire découvert, à côté de la première ligne, exposé à un feu terrible d'artillerie pour être à tout moment au courant de la situation. S'est enfin employé de toute son énergie avec une abnégation admirable à rallier et à replacer dans nos lignes des fractions du bataillon d'attaque privées de cadres qui erraient sur le terrain de combat.

Capitaine POMPON, 2^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa compagnie sous un feu violent pour la porter dans la tranchée allemande en renfort du bataillon d'attaque et a fait preuve d'une énergie et d'une bravoure incomparables dans l'organisation de la tranchée conquise dont il a prolongé la résistance, à l'aile droite, jusqu'à la dernière limite, contre des contre-attaques d'une violence inouïe.

Lieutenant HOUDUS, 71^e d'infanterie : a conduit sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande avec une énergie au-dessus de tout éloge, s'en est emparé et l'a retournée contre l'ennemi. Les officiers de la compagnie voisine ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de deux unités, a résisté contre une violente contre-attaque avec un sang-froid et un acharnement remarquables.

Capitaine SINAIS, 71^e d'infanterie : a entraîné à l'assaut avec son brillant courage habituel, sa compagnie soumise, dès le départ de nos propres tranchées, à un barrage d'artillerie excessivement violent. A été blessé pour la troisième fois depuis le début de la campagne et pour la troisième fois a refusé de se faire évacuer. Déjà cité à l'ordre de la division.

Caporal RHOUEY, 2^e d'infanterie : blessé au cours d'une contre-attaque allemande dans la tranchée conquise, a continué à diriger le feu d'un petit groupe de soldats qu'il avait réussi à reformer dans des circonstances extrêmement critiques.

Soldat MASSON, 2^e d'infanterie : bien qu'ayant eu le bras traversé par une balle à 13 heures, a pris part à l'attaque avec sa compagnie, n'a pas cessé un instant d'assurer les liaisons dont il était chargé, et n'est allé au poste de secours que le lendemain à 7 heures, donnant ainsi l'exemple d'un stoïcisme admirable.

Caporal FERRON, 71^e d'infanterie : caporal grenadier, a tenu pendant trois quarts d'heure un boyau allemand en repoussant à coups de grenades et de pétards l'ennemi qui tentait de reprendre la tranchée. A tué quatre Allemands et brisé une mitrailleuse. Déjà cité à l'ordre du régiment.

Caporal COMMUNIER, 71^e d'infanterie : modèle de bravoure. A tenu pendant trois quarts d'heure un boyau allemand, en repoussant à coups de grenades et de pétards l'ennemi qui tentait de reprendre la tranchée. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée, à la suite de l'attaque du 11 mai, où il avait été blessé à la tête.

Capitaine LIEBERT, 135^e d'infanterie : officier d'une bravoure brillante qui ne connaît pas le danger. Arrivé de nuit dans un secteur inconnu, a fort bien disposé son bataillon pour une attaque qu'il a conduite avec vigueur. Blessé assez sérieusement d'un éclat d'obus à la cuisse, a refusé, malgré les instances de ses chefs, d'abandonner le commandement de son bataillon.

Ammonier MOULIN, groupe de brancardiers d'une division : s'est distingué en maintes circonstances, depuis le début de la campagne, par son dévouement, son zèle et son mépris absolu du danger. A été blessé, le 6 juin, dans une tranchée de première ligne et a néanmoins continué à prodiguer ses soins et ses conseils aux blessés, allant jusqu'à négocier et même dissimuler sa blessure, pour poursuivre plus librement l'exercice de son devoir professionnel pendant les journées suivantes.

Adjutant CABRO, 290^e d'infanterie : a fait

preuve de beaucoup de courage et de sang-froid, en maintenant sa section pendant six jours et six nuits dans une tranchée de première ligne violemment bombardée par l'artillerie lourde et complètement bouleversée. A conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes avec un entrain admirable.

Le 3^e BATAILLON du 2^e D'INFANTERIE : chargé de l'attaque d'une ligne de tranchées, s'est lancé à l'assaut sous le commandement énergique du commandant PINON, avec un entrain et une bravoure incomparables, s'en est emparé et a réussi à s'y maintenir pendant cinq heures, sous une pluie de grenades et de pétards, bien qu'ayant perdu presque tous ses officiers et les deux tiers de son effectif.

Chef de bataillon BOURDAS, 136^e d'infanterie : venu au front sur sa demande, s'y est montré chef de bataillon expert, actif, vigoureux et donnant constamment l'exemple de la bravoure la plus brillante. Blessé d'un éclat d'obus à la main droite, a refusé de se laisser évacuer; est revenu au feu aussitôt pansé, le bras en écharpe.

Chef de bataillon CLERGEY, 41^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 16 mai en entraînant son bataillon à l'assaut des tranchées allemandes. Véritable entraîneur d'hommes, le commandant Clergey a déjà été gravement blessé en conduisant son bataillon à l'assaut le 22 août.

Capitaine LAFAURIE, 41^e d'infanterie : le 16 mai a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes, a enlevé la première ligne en chassant ses défenseurs, a fait attaquer la deuxième ligne sans se s'emparer et n'a cessé la lutte après plusieurs heures de combat qu'avec les derniers soldats qui l'entouraient dans la tranchée conquise.

Lieutenant BOUCHARD, 41^e d'infanterie : a entraîné sa compagnie le 16 mai avec la plus grande énergie à l'assaut des tranchées allemandes, a été grièvement blessé en arrivant le premier sur le parapet.

Sergent CAZY, 146^e d'infanterie : dans le combat du 16 juin, a montré le plus grand sang-froid et une belle initiative dans le commandement de la compagnie qu'il a pris, alors que ses chefs étaient tombés. S'est offert volontairement pour aller reconnaître les positions des mitrailleuses ennemies. Au combat du 17, est monté sur le parapet avec sa section pour aller balonner au canon, arrêter une contre-attaque allemande.

Sergent-major FRACHET, 153^e d'infanterie : sous-officier très énergique, qui a pris part à tous les combats auxquels la compagnie a participé du mois d'août 1914 à juin 1915. A toujours montré le plus bel exemple de courage et d'énergie. A été blessé, le 16 juin, pendant la reconnaissance de terrain avant l'attaque.

Sous-lieutenant MICHOT, 153^e d'infanterie : jeune officier d'une bravoure et d'une énergie merveilleuses, fait l'admiration de ses hommes. A été grièvement blessé, le 17 juin, à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'attaque.

Sous-lieutenant PRENEZ, 74^e d'infanterie : officier possédant une énergie et un sang-froid extraordinaires. A été blessé très grièvement au moment où, arrivé aux réseaux de fils de fer avec des hommes de sa section, il cherchait à les franchir pour atteindre la tranchée ennemie sous un feu violent.

Lieutenant LANQUETOT, 74^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de l'armée pour fait de guerre, s'est particulièrement distingué dans la nuit du 10 au 11 juin, par une attaque hardie et admirablement préparée. A enlevé une barricade ennemie solidement organisée et a permis, par ce succès, une progression de plus de trois cents mètres. Blessé au cours de cette brillante action.

Adjudant MASSOULIER, 74^e d'infanterie : tous les officiers ayant disparu, a pris dans un moment critique le commandement de la compagnie et l'a maintenue sur sa position. A exalté le moral de ses hommes par son attitude magnétique et a ainsi réussi à les entraîner en avant. A été mortellement blessé à leur tête au cours de ce mouvement.

Sous-lieutenant MONGIS, 74^e d'infanterie : envoyé avec sa section en renfort d'une unité, a pris immédiatement la tête d'une sape d'attaque et l'a poussée jusqu'au moment où il a reçu l'ordre de s'arrêter. A organisé rapidement la position sous un feu vio-

lent, n'a pas voulu être relevé et, au bout de quatre jours, avait terminé la construction d'un petit fortin qui lui a permis de résister aux attaques de l'ennemi.

Lieutenant CHANTECLER, 146^e d'infanterie : a mené sa compagnie à l'attaque avec le plus bel entrain. Encerclé dans une tranchée ennemie, n'ayant plus de munitions et fait prisonnier, s'est échappé entraînant par son exemple son sergent et les hommes non blessés de sa compagnie.

Lieutenant-colonel MOURIER, 146^e d'infanterie : le 16 juin, un barrage de mitrailleuses arrêtant l'élan de son régiment parti pour l'attaque, s'est porté sur le parapet, et par son attitude calme et énergique, a préparé la reprise du mouvement en avant. Est tombé grièvement blessé.

Sous-lieutenant DIMARCO, 146^e d'infanterie : officier de valeur et de caractère qui, placé la veille à la tête d'une compagnie privée de ses officiers et de la plus grande partie de ses cadres, a su néanmoins la réorganiser, puis l'entraîner à l'assaut sous un feu terrible, grâce à son ascendant sur elle, sa belle attitude, son courage superbe, son mépris absolu du danger. Tué glorieusement au moment où il atteignait la tranchée ennemie.

Lieutenant SCHNEEBERGER, 146^e d'infanterie : avait su réorganiser sa compagnie privée de la plupart de ses cadres. Est tombé glorieusement à sa tête au moment où, entraînée par son exemple, celle-ci sortait des tranchées à son signal et se portait à l'assaut des tranchées ennemies sous une grêle de balles.

Sous-lieutenant BREMONT, 146^e d'infanterie : a l'attaque d'une maison, a été renversé par un pétard lancé d'une fenêtre, s'est relevé et s'est précipité revolver à la main pour déloger l'ennemi. A été tué.

Lieutenant FERRY, 37^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son audace et sa bravoure au cours de la campagne. Lors des combats des 11 et 12 mai, a, par son énergie, son sang-froid et sa ténacité, contribué de façon décisive à repousser brillamment de violentes contre-attaques allemandes.

Capitaine BAR, 146^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre du corps d'armée, pour sa conduite aux combats du 9 au 24 mai. A l'attaque du 16 juin, a entraîné son bataillon à l'assaut sous un feu violent en franchissant le premier le parapet. Est tombé grièvement blessé.

Sous-lieutenant MAUDELONDE, 205^e d'infanterie : officier très courageux, a énergiquement conduit sa compagnie pendant les combats des 17 et 18 juin; s'est particulièrement distingué dans la nuit du 18 au 19, où, blessé, il a refusé de se faire enlever par ses hommes en leur disant : « Faites votre devoir ne vous occupez pas de moi ! »

Sous-lieutenant MINOT, 205^e d'infanterie : chargé avec sa compagnie de défendre une position qu'il avait conquise de haute lutte, a fait tête, de nuit, à une contre-attaque violente. Blessé trois fois par des balles, a conservé son commandement jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Sous-lieutenant DE CHOUDENS, 236^e d'infanterie : officier très brave. Blessé très grièvement au mois d'août. A été tué, le 13 juin, pendant que, sous un violent bombardement, il cherchait un chemin pour conduire sa compagnie à l'endroit qui lui avait été indiqué.

Soldat BOISSIERE, 236^e d'infanterie : très courageux. A été tué en montant, malgré un feu violent, sur le parapet d'une tranchée pour encourager ses camarades et pour indiquer à l'artillerie l'emplacement de sa compagnie au moyen d'un fanion.

Caporal BOUQUEREL, 236^e d'infanterie : sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, a assuré la liaison avec une compagnie engagée. A ravitaillé cette compagnie en cartouches, fusées et grenades, en conduisant lui-même les corvées. A reçu le 18 juin une balle qui l'a grièvement blessé à l'œil gauche.

Chef de bataillon RAT, 319^e d'infanterie : officier supérieur plein d'allant; pendant les combats des 16 et 17 juin, a donné personnellement à ses compagnies, l'impulsion vigoureuse qui leur a permis de s'emparer d'une ligne importante de tranchées allemandes.

Sergent BION, 319^e d'infanterie : a été en permanence au barrage d'un boyau pendant les journées des 16 et 17 juin; a franchi le premier la barricade, s'est porté seul à 50 mètres en avant sous une fusillade violente et

s'est maintenu à ce poste en lançant des grenades.

Chef de bataillon CORDIER, 4^e bataillon de chasseurs : chef de corps remarquable, d'un haut caractère, estimé et aimé de tous ses subordonnés. A commandé avec distinction pendant huit mois un bataillon de chasseurs à pied qui a pris une part brillante à de nombreux combats. A maintenu son bataillon pendant trois jours dans un secteur difficile sous un bombardement violent et continu. Est tombé glorieusement au cours d'une reconnaissance particulièrement dangereuse.

Sous-lieutenant DESCHAMPS, 83^e d'infanterie : le 16 juin 1915, a chargé à la tête de sa compagnie, entraînant énergiquement à l'assaut d'une tranchée allemande, dont il s'est emparé sous la rafale des balles et des obus.

Sous-lieutenant PELLEGRIN, 83^e d'infanterie : le 16 juin 1915, a chargé à la tête de sa section, a abattu dans la tranchée ennemie un officier allemand qui venait de le blesser au bras ; malgré la blessure grave, a conservé le commandement de son unité pendant plusieurs heures.

Sous-lieutenant TABACCHI, 83^e d'infanterie : jeune officier, d'une grande bravoure et de beaucoup d'entrain, commandant une compagnie, a brillamment enlevé son unité à l'assaut des tranchées allemandes, le 16 juin. Arrêté devant les réseaux de fils de fer, s'y est retranché et est tombé glorieusement frappé en organisant le lancement de bombes sur la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant BIGNAUX, 83^e d'infanterie : jeune officier, plein d'entrain et d'allant. A été glorieusement frappé sur la tranchée ennemie en conduisant sa section à l'assaut, le 16 juin 1915.

Sous-lieutenant PHILIPPOT, 83^e d'infanterie : jeune officier, d'un grand sang-froid et de beaucoup d'énergie, a brillamment enlevé sa section à l'assaut des tranchées allemandes, le 16 juin et est tombé glorieusement frappé sur les tranchées ennemies.

Sergent DUSSER, 83^e d'infanterie : a entraîné, le 16 juin 1915, son unité à l'assaut d'une tranchée ennemie dont il s'est emparé ; a défendu pendant plusieurs heures contre les contre-attaques violentes et répétées des Allemands. Les officiers étant tués ou blessés, a rallié les survivants de sa compagnie et en a pris le commandement.

Soldat FLORENT, 83^e d'infanterie : le 17 juin 1915, dans une attaque de nuit, a précédé, en rampant, la première ligne d'assaut de son bataillon et s'est glissé à l'intérieur des réseaux de fils de fer de l'ennemi afin d'en repérer les brèches. A été blessé en accomplissant cette mission.

Soldat CLARY, 83^e d'infanterie : jeune soldat de la classe 1915, s'est fait remarquer dès son arrivée sur le front par son courage et son entrain ; a été mortellement blessé le 16 juin, au moment où il montait à l'assaut à côté de son chef de section.

Aspirant GRELEAUD, 83^e d'infanterie : blessé une première fois assez grièvement au commencement de l'action, a conservé néanmoins le commandement de sa section, donnant à tous, malgré son jeune âge, un bel exemple d'énergie et de courage, jusqu'au moment où il reçut de nouvelles blessures.

Sous-lieutenant STEFANINI, 23^e d'artillerie : officier énergique et courageux, déjà blessé le 9 mai, commandant sa batterie d'un observatoire de tranchées, était resté à son poste ; a été de nouveau blessé grièvement le 14 juin, en commandant le tir, sous un feu violent d'artillerie lourde ennemie.

Sergent FILLEUL, section de projecteurs d'un corps d'armée : chef d'équipe d'un projecteur, blessé mortellement d'un éclat d'obus au moment où il visitait son appareil sous un bombardement très violent, s'est refusé à se laisser transporter immédiatement au poste de secours pour ne pas exposer ses hommes.

LES GROUPES DE BOMBARDEMENT G. B. 102-G. B., 103-G. B. 104, commandés par le chef d'escadron DE TRICORNOT DE ROSE : malgré les attaques des avions ennemis et malgré le feu d'une artillerie spéciale redoutable, sont intervenus sur le champ de bataille en liaison avec les autres armes. Ont opéré à plusieurs reprises sur les voies de communication de l'ennemi et sur ses réserves, causant un effet moral et matériel certain.

Lieutenant GRAY, 32^e d'infanterie : d'une bravoure à toute épreuve. Blessé grièvement de trois balles, le 16 juin, en entraînant sa compagnie à l'assaut et en sautant le premier dans la tranchée allemande.

Sergent NOAILLES, 32^e d'infanterie : le 16 juin, a entraîné ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande, s'en est emparé en tuant à bout portant plusieurs Allemands, a pris une mitrailleuse et a gardé le terrain conquis avec quelques hommes qui lui restaient.

Sergent MARTINEAU, 77^e d'infanterie : sous-officier d'élite, et d'un entrain et d'un dévouement sans bornes. Dans le combat du 16 juin, est parti à l'assaut des tranchées allemandes, près du chef de bataillon, avec un courage magnifique ; son chef étant tombé grièvement frappé, est revenu sous une pluie de balles porter des renseignements au commandement ; le lendemain, est allé, à la faveur de la nuit, jusqu'aux des défenses accessoires allemandes pour retrouver et rapporter le corps de son chef de bataillon.

Adjudant RADET, 135^e d'infanterie : le 18 juin, s'est spontanément porté en avant de la tranchée, sous un feu violent. A rallié des hommes éparés dans les hautes herbes. Est allé reconnaître les défenses accessoires d'un ouvrage ennemi et est venu rendre compte à son chef de bataillon, donnant ainsi le plus bel exemple de courage. Blessé le 9 septembre et le 23 octobre. A rejoint le front sur sa demande.

Lieutenant-colonel RONDEAU, 32^e d'infanterie : a préparé, avec un sentiment tactique très juste, l'assaut du 16 juin, et a dirigé, très énergiquement, l'opération dans laquelle son régiment a enlevé les tranchées ennemies, gagnant et conservant plus de 500 mètres de terrain en profondeur.

Sous-lieutenant MERLIN, 32^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Au combat du 16 juin, a été glorieusement tué en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sous-lieutenant BAILLOT, 32^e d'infanterie : brillante conduite au feu. D'un courage à toute épreuve. Glorieusement tué, le 16 juin, en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée allemande dans laquelle il est entré le premier.

Sous-lieutenant JOUBERT, 32^e d'infanterie : le 16 juin, s'est élancé bravement à la tête de sa section pour attaquer une tranchée ennemie. Glorieusement tué au cours de cette attaque.

Sous-lieutenant SIRE, 32^e d'infanterie : jeune officier plein de bravoure, d'entrain et d'énergie. Glorieusement tombé en tête de sa section qu'il entraînait vaillamment à l'attaque au combat du 16 juin.

Sergent NEVEU, 32^e d'infanterie : a fait preuve à l'attaque du 16 juin, d'une magnifique bravoure. A l'annonce d'une contre-attaque allemande, a entraîné ses hommes en chantant, avec son frère, qui chargeait à ses côtés.

Capitaine DE MONT-SERRAT, 66^e d'infanterie : officier très brave, plein de sang-froid et d'énergie. Glorieusement tué le 16 juin, au moment, où, à la tête de sa compagnie, il se portait à l'attaque des tranchées allemandes.

Capitaine REY, 66^e d'infanterie : d'une bravoure, d'une énergie et d'une ardeur remarquables. A brillamment conduit sa compagnie à l'attaque du 16 juin. Mortellement frappé le 17 juin en organisant sa tranchée.

Sous-lieutenant LUCAS, 66^e d'infanterie : jeune officier sorti de Saint-Cyr à la mobilisation. D'une belle énergie et d'une rare bravoure. Blessé grièvement le 26 octobre 1914, revenu sur le front le 15 mai. Blessé au bras au début de l'attaque du 16 juin, a conservé néanmoins le commandement de sa compagnie jusqu'à la nuit, puis a été tué par un obus.

Sous-lieutenant GRANGE, 30^e d'infanterie : officier d'un zèle inlassable, d'un courage et d'un dévouement remarquables. Blessé une première fois, avait refusé de se laisser évacuer et avait repris son service, non guéri. A été enseveli, le 22 juin, par une explosion de mine, au moment où il faisait travailler au renforcement de la défense de sa tranchée. Est mort en brave à son poste.

Sergent DE GAILHARD-BANCEL, 52^e d'infanterie : animé d'un sentiment très élevé du devoir, a toujours commandé sa section avec une rare énergie et beaucoup d'entrain.

A été grièvement blessé en entraînant à l'attaque, au combat du 23 août 1915.

Caporal MORVAN, 118^e d'infanterie : blessé grièvement aux deux jambes, aux deux bras et à l'œil droit par une bombe, le 29 juin 1915, a fait preuve d'une énergie et d'un courage exemplaires, en ne proférant pas une plainte et en disant à ses hommes : « Cette fois-ci, si je n'en reviens pas, vengez-moi, les Bretons ! Si j'en reviens, je m'en charge. » A fait toute la campagne depuis le début et s'est toujours distingué par sa bravoure.

Soldat FOURTEAUX, 126^e d'infanterie : d'une énergie et d'une bravoure remarquables. A relevé son capitaine blessé, et, sous le feu le plus violent des mitrailleuses et de l'artillerie, l'a transporté avec l'aide d'un camarade jusqu'au poste de secours, où il l'a fait panser. A été, au cours d'un autre combat, grièvement blessé.

Soldat DUNET, 126^e d'infanterie : agent de liaison, a montré la plus grande bravoure et le plus beau mépris du danger, en allant sous le feu le plus violent de l'artillerie et des mitrailleuses, chercher des cartouches près des blessés pour alimenter la première ligne. A aidé un camarade à relever son capitaine blessé ; a reçu au cours de cette action une balle dans la main, mais n'en a rien dit, et a prêté son aide jusqu'à l'ambulance, où il ne s'est fait panser qu'après s'être assuré que son capitaine était soigné.

Soldat BONNOT, 30^e d'infanterie : enseveli par l'explosion d'une mine le 22 juin 1915, une jambe brisée, a refusé d'être dégagé, en disant : « Pensez d'abord au lieutenant qui est sous moi. » Transporté au poste de secours, a fait preuve du même courage et de la même abnégation, ne voulant être pansé qu'après ses camarades.

Soldat BOURIN, 30^e d'infanterie : le 22 juin, étant sentinelle avancée et ayant été enseveli jusqu'à la poitrine par l'explosion d'une mine, a continué son service, rassurant et encourageant ses camarades. N'est allé se faire panser que lorsqu'une attaque de l'ennemi ne fut plus à craindre.

Soldats BRIAND et BOUDONIS, 43^e d'infanterie coloniale : soldats ayant montré depuis le début de la campagne les plus belles qualités de calme, de sang-froid et de courage. Se sont particulièrement distingués, le 24 juin 1915, en allant spontanément porter secours à des sapeurs tombés asphyxiés dans une galerie envahie par les gaz toxiques, à la suite de l'explosion d'un fourneau de mine allemand. Ont pu ainsi, avec un caporal et un sapeur du génie, sauver au péril de leur vie, un adjudant, un sergent et deux hommes.

Adjudant-chef MASSONAU, escadrille MF 20 : excellent pilote, consciencieux et dévoué, a fait, pendant six mois, de nombreuses reconnaissances au-dessus des lignes ; a eu son avion atteint par les projectiles ennemis.

Sergent FRATONI, escadrille MF 22 : pilote de haute valeur, d'un dévouement à toute épreuve, poursuit jusqu'au bout les missions qui lui sont confiées, quelles que soient les circonstances atmosphériques et l'intensité du feu de l'ennemi. A participé, de la façon la plus active, aux opérations offensives, a été, à cinq reprises différentes, des avions ennemis à faire demi-tour.

Sergent CHAPUT, escadrille C 23 : pilote hors de pair, aussi bien par son courage que par ses qualités professionnelles. Remplit avec succès, depuis plusieurs mois, sur sa demande, le double rôle de pilote d'artillerie sur Caudron et de pilote de bombardement sur Morane. A été blessé, le 9 juillet 1915, au cours d'un combat aérien.

Sous-lieutenant GUERRAZ, 5^e génie : chef d'exploitation, s'est signalé par ses qualités techniques et militaires. Grièvement blessé à la cuisse gauche au cours d'une inspection.

Sous-lieutenant HENNO, 8^e bataillon de chasseurs : a très bravement entraîné sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie, a fait le coup de feu pour encourager ses hommes. Très gravement blessé en sautant dans la tranchée allemande.

Sous-lieutenant LAGAIZE, 16^e bataillon de chasseurs : blessé mortellement au moment où il allait organiser la position qu'il venait de conquérir.

Sous-lieutenant LUSSAN, 131^e d'infanterie : chargé d'enlever un petit poste ennemi, s'est porté à l'attaque à la tête d'un groupe de vo-

lontaires, a conduit sa troupe avec une énergie et une bravoure remarquables et est tombé mortellement blessé au moment où il allait atteindre le but.

Sous-lieutenant PARIS, 16^e bataillon de chasseurs : blessé mortellement le 30 juin à la tête de sa section qu'il conduisait à l'attaque, sous un violent bombardement de l'ennemi.

Sous-lieutenant TERRASSON DE SÈNEVAS, 16^e bataillon de chasseurs : officier d'une bravoure chevaleresque. Tué le 30 juin en entraînant sa section à l'assaut sous un feu violent.

Adjudant FONTAINE, 5^e génie : belle attitude au cours d'un violent bombardement de son chantier.

Adjudant RIMBERT, 94^e d'infanterie : a été tué à la tête de sa section au moment où il entraînait dans une contre-attaque. Avait déjà fait preuve, à maintes reprises, du plus grand courage et des plus brillantes qualités militaires.

Médecin auxiliaire TOURNAY, 44^e d'infanterie coloniale : atteint le 30 juin d'un éclat d'obus à la cuisse, alors qu'il donnait ses soins aux blessés sous un bombardement intense, n'en a pas moins continué son service, se dépensant sans compter.

Sergent-major PIEDVACHE, brancardier au 45^e d'infanterie : n'a cessé de faire preuve de sang-froid et de courage depuis le début de la campagne. Blessé le 1^{er} juillet en se portant en avant, sous une rafale d'obus et malgré les gaz asphyxiants.

Sergent BOYER, 29^e bataillon du génie : sous-officier d'un dévouement et d'un courage éprouvés. Est mort asphyxié au fond d'une mine où il s'était précipité pour dégager un de ses hommes enseveli à la suite d'une explosion ennemie.

Sergent DEUX, 44^e d'infanterie coloniale : depuis le début sur le front, a assisté à toutes les opérations et s'est fait remarquer à plusieurs reprises, par son courage et son audace. Tué à son poste, le 22 juin.

Sergent OLIVE, 44^e d'infanterie coloniale : au cours de l'attaque du 30 juin, a fait preuve d'une bravoure et d'une ténacité remarquables. A été grièvement blessé.

Sergent PAYSSÉ, 29^e bataillon du génie : déjà cité à l'ordre de la division, A, le 27 juin, avec l'aide d'un maître ouvrier, porté en avant, sous le feu de l'ennemi, les sacs à terre d'un de nos barrages, faisant ainsi gagner quinze mètres de terrain dans un boyau. A été blessé peu de temps après en défendant à coups de grenades ce nouveau barrage.

Sergent ROUSSEL, 94^e d'infanterie : a été mortellement frappé lors des combats du 2 juillet, au moment où, pour assurer la défense de nos lignes, il examinait les tranchées ennemies.

Caporal GRUDE, 44^e d'infanterie coloniale : étant volontaire pour aller reconnaître une tranchée ennemie a été grièvement blessé à la cuisse. N'a eu comme unique préoccupation que de se faire conduire à son chef de bataillon pour lui rendre compte de sa mission.

Caporal MAUGIS, 131^e d'infanterie : faisant partie d'un groupe de volontaires, s'est résolument porté à l'assaut d'un petit poste ennemi. Grièvement blessé au cours de l'opération.

Maître ouvrier BONNET, 29^e bataillon du génie : le 27 juin, a porté en avant, sous le feu de l'ennemi, et avec l'aide d'un sergent, les sacs à terre d'un de nos barrages, faisant ainsi gagner quinze mètres de terrain dans un boyau. A été tué peu de temps après d'une balle dans la tête en défendant un nouveau barrage à coups de grenades.

Sapeur mineur GARCIA, 29^e bataillon du génie : au cours des combats du 30 juin au 2 juillet, travaillait courageusement au fond d'une mine et au contact de l'ennemi, dont il ignorait pas la proximité ; a été tué par l'explosion d'un camouflet.

Maître ouvrier PAPPAS, 29^e bataillon du génie : le 20 juin, à la suite d'un camouflet ennemi, s'est précipité pour essayer de sauver un camarade enseveli au fond d'une mine et a été asphyxié.

Soldat LASTENNET, brancardier au 151^e d'infanterie : le 30 juin, a fait preuve d'un grand courage en enlevant un blessé aux mains d'un Allemand qui l'entraînait.

Sapeur mineur PUCH, 29^e bataillon du génie :

travaillant à découvert avec un beau courage, a été tué d'une balle dans la tête. **Sapeur RENESSON**, 5^e génie : s'est signalé par sa bravoure, au cours des travaux exécutés depuis le début de la campagne. Grièvement blessé, le 4 mai, en demeurant à son poste, malgré le bombardement violent du chantier.

Soldat RUAU, brancardier au 131^e d'infanterie : n'a cessé de faire preuve de courage et de dévouement dans l'évacuation des blessés. Blessé lui-même, le 29 juin, en ramenant de la première ligne, sous le feu de l'ennemi, un officier grièvement atteint, n'a pas voulu être évacué.

Soldat SEGUN, 131^e d'infanterie : faisant partie d'un groupe de volontaires, s'est résolument porté à l'assaut d'un petit poste ennemi, sous le jet des grenades de l'adversaire. Grièvement blessé, est mort le lendemain des suites de ses blessures.

Capitaine BOULY, 71^e d'infanterie : a conduit sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie avec une admirable énergie, s'en est emparé, l'a organisée et est tombé grièvement blessé. A reçu une deuxième blessure mortelle en regagnant nos lignes pour se faire panser.

Capitaine DE LA CROMPE DE LA BOISSIÈRE, 71^e d'infanterie : a enlevé sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande avec un courage et une énergie admirables, s'en est emparé, l'a organisée et est tombé grièvement blessé. A reçu une deuxième blessure mortelle en regagnant nos lignes pour se faire panser.

Capitaine LE TOURNIR, 71^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies. A été grièvement blessé. Déjà blessé et évacué au début de la campagne. Décoré pour sa belle conduite dans les journées des 16 et 17 mars 1915 ; blessé de nouveau le 2 juin, ne s'est pas alors laissé évacuer. Officier d'une bravoure remarquable.

Sous-lieutenant BELIN, 71^e d'infanterie : a vigoureusement entraîné sa section à l'assaut des tranchées allemandes ; blessé mortellement pendant qu'il donnait ses instructions pour l'organisation de la position conquise.

Adjudant BEAUMONT, 71^e d'infanterie : a vigoureusement enlevé sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, s'en est emparé, l'a organisée. Les officiers ayant été tous mis hors de combat, a pris le commandement de sa compagnie qu'il a réorganisée sous un feu violent.

Soldat COIC, 71^e d'infanterie : soldat très brave, très dévoué, pénétré à un très haut degré de l'idée du devoir. Blessé d'une balle à la cuisse, a tenu à continuer son service à la tranchée de première ligne qu'il défendait. Y est resté jusqu'au lendemain, et ne l'a quittée que sur un ordre formel et vaincu par la souffrance.

Soldat LEEJUNE, 71^e d'infanterie : soldat courageux et plein d'entrain, s'est élancé à l'assaut des tranchées ennemies avec le plus grand courage. Blessé d'une balle à la cuisse, est resté huit heures sur le terrain, désignant aux brancardiers, avant de se laisser enlever, les hommes qu'il jugeait plus blessés que lui.

Capitaine HAEMMERLIN, 2^e d'infanterie : a été tué au moment où il abordait la tranchée allemande sur laquelle il avait entraîné sa compagnie avec une bravoure admirable.

Capitaine QUENAUT DE LA GROUDIERE, 2^e d'infanterie : blessé en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande. Blessé une première fois le 6 septembre.

Sous-lieutenant DELAHAYE, 2^e d'infanterie : bien que malade, a voulu reprendre sa place pour l'attaque. A fait preuve d'une initiative et d'un courage remarquables, en se portant avec sa section, de la parallèle de départ, à la rencontre d'une fraction du bataillon d'attaque qu'il voyait refluer vers nos lignes et qu'il a réussi à ramener dans les lignes allemandes conquises.

Capitaine VALLEE, 2^e d'infanterie : après avoir brillamment entraîné sa compagnie dans la tranchée allemande, a fait preuve des plus belles qualités d'énergie et de bravoure, en organisant, jusqu'à la dernière limite, la résistance dans la tranchée conquise ; a été blessé.

Capitaine FOURET, 2^e d'infanterie : a été blessé en entraînant sa compagnie à l'assaut

d'une tranchée allemande. Blessé une première fois le 6 septembre. **Lieutenant ROUSSEAU**, 2^e d'infanterie : mortellement blessé en repoussant une contre-attaque dans la tranchée allemande qu'il venait d'enlever, à la tête de sa compagnie, avec une bravoure admirable.

Sous-lieutenant PROFILLET, 2^e d'infanterie : jeune officier dont la bravoure fait l'admiration de ses camarades et des soldats. Blessé d'une balle à l'épaule dans l'attaque d'une tranchée allemande, a continué à combattre pied à pied dans la tranchée pendant plusieurs heures avec une énergie indomptable. Atteint de deux autres blessures, est mort le lendemain, donnant jusqu'au dernier moment, l'exemple d'un courage admirable.

Lieutenant LABESSE, 2^e d'infanterie : officier d'une bravoure éprouvée, a fait preuve de la plus indomptable énergie, après avoir contribué à l'enlèvement d'une tranchée allemande, dans la défense pied à pied de cette tranchée, et dans la conduite d'une contre-attaque au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Deux fois blessé déjà au cours de la campagne.

Lieutenant RIGOUX, 10^e d'artillerie : officier ayant fait preuve, depuis le début de la campagne, des plus belles qualités militaires. Est resté pendant quinze jours, en dépit d'un bombardement intense, dans un poste avancé et très périlleux pour observer le tir de sa batterie. Y a été grièvement blessé le 19 juin. **Chef de bataillon ROUET**, 146^e d'infanterie : officier de valeur, a su faire de son bataillon, dans un minimum de temps, une unité prête à fournir les plus grands efforts. A fait preuve, le 17 juin, d'une grande bravoure jointe à un grand sang-froid.

Lieutenant GAUCHE, 146^e d'infanterie : a montré la plus grande bravoure depuis le début de la campagne, notamment pendant quinze jours de combats acharnés dans un village ; a entraîné sa compagnie, le 17 juin, jusqu'à la deuxième ligne allemande.

Sergent CAHON, 74^e d'infanterie : chef de l'équipe des grenadiers de la compagnie, n'a cessé de se signaler au cours des combats du 4 au 11 juin, par son courage, sa ténacité et son mépris de la fatigue et du danger. Grièvement blessé en se trouvant sous un feu violent ; a conservé tout son calme, donnant ainsi un magnifique exemple à ses hommes.

Sergent CERNÉ, 74^e d'infanterie : étant employé comme adjudant de bataillon, n'a cessé de se prodiguer pour seconder son chef. Avant été envoyé pour voir ce qui se passait à la tête d'un boyau d'attaque où l'avance paraissait arrêtée, a su ranimer le courage de ses camarades et a contribué puissamment par son entrain et son exemple à la reprise de la marche en avant. A été blessé grièvement.

Soldat REMY, 146^e d'infanterie : brancardier remplissant les fonctions d'aumônier du régiment ; vivant exemple de courage et de dévouement, seconduant le commandement par son inlassable activité, s'est fait remarquer par son mépris absolu du danger au cours des combats du 9 au 23 mai. Au moment des attaques des 16 et 17 juin, est monté sur le parapet pour exalter la troupe au combat, puis, son chef de corps ayant été privé de toute communication téléphonique, a assuré lui-même le service des liaisons sous un feu violent. S'est porté ensuite au secours des blessés malgré une fusillade des plus vives.

Adjudant-chef AUBERT, 116^e d'infanterie : le 17 juin, placé à la tête de fractions privées de leurs cadres pour les mener à l'assaut, a rempli cette tâche avec le plus grand courage sous une grêle de balles puis, sa mission accomplie, sa troupe ayant été décimée, s'est élancé, malgré le feu des mitrailleuses ennemies, sur les traces de son chef pour se remettre à sa disposition. Blessé le 20 août 1914.

Sergent ZIMMERMANN, 153^e d'infanterie : ancien légionnaire, 16 ans de services, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Brillante conduite à l'attaque du 9 mai. Le 16 juin, a entraîné sa demi-section à l'attaque avec la plus grande vigueur, a été blessé grièvement.

Soldat ZIMMER, 329^e d'infanterie : au combat du 2 juin, a sauté le premier dans la tranchée ennemie ; blessé à la main et ne pouvant plus lancer de grenades, a installé un créneau de sacs dans la direction d'une mitrailleuse sur laquelle il s'est mis à tirer ; atteint une seconde fois, s'est relevé et remis à tirer en

en criant : « Il faut que j'en descende encore un ! » N'a consenti à se retirer que sur l'ordre de son chef.

Sous-lieutenant STEVENARD, 22^e d'artillerie : commandant une demi-batterie de 58 de tranchée, a toujours montré, depuis le début de la campagne, un sang-froid et une énergie exceptionnels, n'hésitant jamais à se porter aux endroits les plus exposés des tranchées de première ligne et sachant inspirer à l'infanterie la plus grande confiance. A été atteint, au cours d'une reconnaissance, de plusieurs blessures extrêmement graves.

Sous-lieutenant CHOQUET, 37^e d'infanterie : officier plein d'audace. Blessé et revenu sur le front, a été tué glorieusement au moment où, dans un élan remarquable, il entraînait sa compagnie à l'attaque d'une tranchée.

Sous-lieutenant MOITRIER, 37^e d'infanterie : s'est élancé avec un entrain admirable à l'attaque de tranchées ennemies, levant son képi d'une main, tenant un fusil de l'autre, en s'écriant : « En avant, les enfants ! » Est tombé mortellement blessé.

Adjudant KINDBERG, 37^e d'infanterie : adjudant d'une rare audace, s'est lancé à la tête de sa section à l'assaut d'une barricade. Arrêté par les défenses accessoires, s'est accroché au terrain et a été mortellement frappé au moment où il cisailait lui-même les fils de fer.

Caporal MARTINE, 37^e d'infanterie : grièvement blessé à l'attaque d'une tranchée. N'a cessé le combat qu'après avoir mis hors de combat cinq tranchées ennemies. Mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant BERGEROT, 37^e d'infanterie : dans toutes les attaques, a montré le plus bel entrain. Blessé à l'attaque d'une tranchée, a continué à se porter en avant en entraînant ses hommes jusqu'à ce qu'une nouvelle blessure grave l'arrêtât dans son élan.

Aspirant LESAGE, 37^e d'infanterie : n'a pas hésité, malgré un feu violent de mitrailleuses, à porter sa section en avant. A réussi à faire organiser pendant la nuit avec une remarquable initiative une série d'abris. Est tombé glorieusement en donnant des ordres debout sur la tranchée.

Capitaine NICOLAS, 6^e d'infanterie : le 16 juin, a entraîné vigoureusement sa compagnie à l'assaut d'une position allemande malgré un feu meurtrier, qui lui a fait perdre les trois quarts de son effectif. Blessé lui-même pendant l'attaque pour la deuxième fois.

Adjudant HOLDENRIETH, 69^e d'infanterie : blessé grièvement en entraînant sa section à l'attaque, n'a voulu accepter aucun secours, criant : « Laissez-moi, en avant ! Vive la France ! »

Lieutenant FASQUEL, 37^e d'infanterie : s'est élancé courageusement à la tête de ses hommes à l'attaque d'une tranchée allemande qu'il a enlevée ; contre-attaqué par des forces supérieures, a résisté pendant plus d'une heure n'ayant plus avec lui que trois hommes valides. Déjà blessé est revenu sur le front à peine guéri.

Sous-lieutenant GUILLAUME, 39^e d'artillerie : a montré, depuis le commencement de la campagne, un zèle inlassable et une bravoure à toute épreuve. Successivement commandant d'échelon, observateur avancé, lieutenant de batterie, il a donné partout le plus bel exemple. Mortellement frappé, le 22 juin, au moment où il ordonnait au personnel de s'abriter, sous un feu violent, restant lui-même debout à découvert jusqu'à ce que son ordre soit exécuté.

Enseigne de vaisseau REGNARD, 32^e compagnie d'aéroliers : observateur d'une énergie exceptionnelle. Au cours de récentes opérations, a tenu l'air quatre cent vingt et une heures pendant une période de quarante-trois jours. A exécuté pendant ce temps deux cent quatorze réglages de nos batteries et cela malgré un état atmosphérique très troublé, vents violents et orages, rendant l'observation pénible et périlleuse. N'a pu fuir de l'ennemi dirigé sur le ballon, ni les avions survolant et mitraillant la nacelle, n'ont interrompu un seul instant son travail d'observation.

Lieutenant de LA PERRAUDIÈRE, 77^e d'infanterie : jeune officier de vingt ans, plein de bravoure et d'ardeur. N'a cessé pendant le bombardement le 8 juin, d'exalter le courage de ses hommes. Glorieusement tué à son poste de combat.

Capitaine ALBAGNAC, 125^e d'infanterie : glorieusement tué le 16 juin en entraînant, avec une magnifique bravoure, sa compagnie sous un feu très violent d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie.

Capitaine ESPINASSE, 125^e d'infanterie : plein de bravoure, d'énergie et de sang-froid. Blessé le 16 juin, en tête de sa compagnie qu'il entraînait brillamment à l'attaque des travaux allemands.

Lieutenant JAUNEAU, 125^e d'infanterie : le 9 juin, a organisé une barricade, sous un feu violent, à 100 mètres de l'ennemi, pour assurer la possession d'un chemin qui venait d'être enlevé. Glorieusement tué le 17 juin, en préparant une attaque.

Lieutenant RIANI, 125^e d'infanterie : glorieusement tué, le 16 juin, en entraînant sa compagnie à l'attaque avec une grande bravoure, sous un feu violent de mitrailleuses.

Sous-lieutenant RAVAUDEAU, 125^e d'infanterie : d'une magnifique bravoure. Glorieusement tué, le 16 juin, en entraînant sa section sous le feu d'enfilade et de revers des mitrailleuses allemandes.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Lieutenant HECHT, 57^e d'infanterie : excellent officier, très dévoué, consciencieux, ayant le feu sacré, très brave ; a eu une belle attitude au feu. Grièvement blessé le 28 août 1914.

Sous-lieutenant IVAIN, 348^e d'infanterie : officier aussi modeste que consciencieux et dévoué. S'est montré constamment, sans la moindre défaillance, chef de section modèle, plein d'ardeur et d'énergie, dans les circonstances les plus difficiles. A dirigé avec beaucoup de méthode, d'intelligence et de mordant plusieurs reconnaissances périlleuses. Blessé grièvement aux deux yeux, a perdu l'œil gauche.

Capitaine JENNY, 43^e territorial d'infanterie : blessé le 23 juin 1915 par éclats d'obus, a perdu l'œil droit des suites de sa blessure. A toujours été très bon officier et s'est distingué pendant toute la campagne.

Capitaine CHAUSSON, 493^e d'infanterie : le 19 juillet 1915, a enlevé sa compagnie à l'assaut des positions allemandes sous un feu violent de mitrailleuses de flanquement. Payant sans cesse de sa personne, donnant l'exemple, veillant à tout et sur tous. A opéré la capture de prisonniers au début de l'opération et, bien qu'atteint d'une blessure, a conservé le commandement de sa compagnie.

Sous-lieutenant NICOLAI, 138^e d'infanterie : vaillante conduite au feu le 22 octobre 1914. Perte de l'œil gauche et contusion de l'œil droit.

Capitaine REMY, 31^e d'artillerie : a commandé avec distinction une batterie, puis un groupe pendant la première partie de la campagne. Blessé le 4 février 1915, n'a abandonné son commandement que par ordre et a dû être évacué malgré son insistance à rester sur le front.

Lieutenant LEHR, 31^e d'artillerie : très bon officier, ayant beaucoup d'énergie et de commandement, s'est distingué en plusieurs circonstances par son esprit de décision, son coup d'œil et son attitude au feu. Cité à l'ordre de la brigade. Blessé une première fois le 7 septembre 1914, a été de nouveau atteint de quatre blessures le 24 février 1915.

Capitaine THIERRY, 12^e bataillon de chasseurs : officier de cavalerie qui a demandé à servir aux chasseurs à pied. S'est fait remarquer de suite par son esprit d'organisation et de méthode, son entrain et sa bravoure. Commandant d'un bataillon de chasseurs, a reçu de multiples blessures en ramenant en avant, sous une pluie d'obus, une fraction hésitante.

Capitaine KUHNMUNCH, 6^e bataillon de chasseurs : officier très brillant qui a fait preuve, au cours de la campagne, des plus belles qualités militaires. Blessé le 2 novembre 1914, a été atteint le 21 juillet 1915 d'une blessure grave au moment où il prenait ses dispositions pour porter sa compagnie à l'attaque.

Capitaine VAILLANT, 15^e bataillon de chasseurs : malgré son âge, a demandé à commander une compagnie de front et y a montré de

belles qualités militaires ; blessé le 27 juillet 1915, a donné un magnifique exemple de courage à sa compagnie soumise à un bombardement très violent.

Capitaine PERNOD, 23^e d'infanterie : a toujours donné le plus bel exemple de courage. Blessé une première fois à la cheville a rejoint le front aussitôt guéri. Blessé une deuxième fois le 28 janvier 1915.

Sous-lieutenant CROUSIER, 8^e d'infanterie coloniale : officier d'une bravoure remarquable. Très brillante conduite au combat du 3 février 1915 où il fut grièvement blessé en traversant un espace découvert, à quelques pas de l'ennemi, pour porter secours à un de ses camarades blessé.

Capitaine GALOPAUD, 5^e tirailleurs : officier de cavalerie qui a d'abord servi dans l'infanterie. S'est distingué en établissant dans son secteur des croquis de perspective qu'il a faits en rampant en avant des lignes. Très brave. Véritable soldat d'élite. A su se faire aimer de ses tirailleurs qu'il a enthousiasmés en restant, le 28 juillet 1915, impassible devant une torpille foudroyée à quelques mètres de lui. Blessé au ventre et à la cuisse, a refusé de se laisser évacuer avant la relève normale.

Sous-lieutenant CUBY, 4^e d'infanterie : a toujours eu une très belle attitude au feu, payant de sa personne sans compter, blessé grièvement et amputé de la cuisse droite.

Lieutenant NEPOTE, 151^e d'infanterie : officier très méritant, d'une conduite au-dessus de tout éloges. Blessé grièvement à la cuisse droite en entraînant sa compagnie qu'il menait à une contre-attaque. Amputé de la cuisse droite.

Sous-lieutenant DE PRAT, 15^e d'infanterie : officier très méritant, grièvement blessé le 25 février 1915. Enlèvement de l'œil droit.

Capitaine DENISE, 170^e d'infanterie : a conduit très brillamment sa compagnie à l'assaut, après avoir élevé au plus haut point le moral de ses hommes. A été très grièvement blessé pendant le combat. (Croix de guerre.)

Capitaine JULIEN, état-major d'une brigade : au combat du 7 août, a déployé un zèle et une bravoure remarquables, a été blessé en allant porter un ordre urgent sur la première ligne. (Croix de guerre.)

Lieutenant BARBIER, 175^e d'infanterie : a fait preuve dans le commandement d'une compagnie de belles qualités d'entrain, d'énergie et de bravoure. Blessé le 7 août en portant sa compagnie à l'assaut de la position ennemie. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant FOURNIER, 170^e d'infanterie : a été blessé grièvement le 7 août 1915 à la hanche gauche. S'est conduit très brillamment pendant le violent combat qui a eu lieu ce jour-là. Après avoir été mis hors de combat, a continué à diriger et à encourager les hommes de la section de mitrailleuses dont il avait le commandement jusqu'au moment où il dut être transporté vers l'arrière. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant LAURENT, 145^e d'infanterie : tout jeune officier, très brave et plein d'entrain. A brillamment commandé sa compagnie pendant les combats du 20 août au 7 septembre 1914. A eu l'épaule fracassée par un obus le 7 septembre 1914. A dû se laisser emporter du champ de bataille malgré son ardent désir de se battre encore.

Sous-lieutenant LEMATRE, 16^e bataillon de chasseurs : le 17 février 1915, s'est porté en avant de sa section à l'assaut de la tranchée ennemie. S'y est maintenu malgré deux contre-attaques ennemies. A été blessé grièvement. Avait déjà été blessé. Perte de l'œil gauche.

Sous-lieutenant DEVAUCHELLE, 3^e bis de zouaves : sur la brèche depuis le début de la campagne, n'a pas cessé de donner à tous l'exemple d'une bravoure et d'une audace exceptionnelles, comme sous-officier d'abord, puis comme officier. Cité à l'ordre de l'armée, a continué ses exploits sans défaillance, tuant lui-même à coups de fusil plus de quarante Allemands. Blessé plusieurs fois, n'a jamais quitté son poste. Atteint d'une blessure grave à la tête le 10 août 1915. Une citation à l'ordre du corps de cavalerie, une citation à l'ordre de l'armée. Perte de l'œil gauche.

Lieutenant GRENIER, 297^e d'infanterie : officier énergique et courageux, déjà cité à l'ordre de l'armée. Atteint le 8 juillet 1915 d'éclats d'obus lui occasionnant vingt trois

blessures, continua, malgré la gravité de son état, à donner des ordres au peloton qu'il devait être engagé, affirmant ainsi les qualités qui lui avaient valu une première distinction.

Capitaine MOLINES, 333^e d'infanterie : officier d'une rare vigueur, a été grièvement blessé sous un violent bombardement en dirigeant le tir de sa compagnie sur des tranchées ennemies dont le feu aurait pu paralyser nos attaques.

Lieutenant TRAINEAU, 42^e d'infanterie coloniale : officier très brave et très énergique, magnifique entraîneur d'hommes, déjà blessé le 28 septembre 1914. Cité à l'ordre de l'armée le 15 avril 1915. A été blessé à nouveau le 23 juillet 1915 pendant qu'il ripostait à un violent feu de tranchée ennemi, afin de protéger la reconstruction d'une tranchée de première ligne démolie par les projectiles ennemis.

Chef de bataillon CITERNE, 42^e d'infanterie coloniale : officier supérieur de tout premier ordre qui, par sa bravoure et son sang-froid, s'est acquis le plus grand ascendant sur sa troupe. Blessé le 20 juillet 1915 en encourageant une de ses compagnies de première ligne placée sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie de tranchée ennemi.

Sous-lieutenant BORDY, 335^e d'infanterie : officier très brave. A été blessé par éclat d'obus, dans les tranchées, le 9 mars 1915, lors de l'attaque des tranchées allemandes. Amputé de la jambe droite.

Capitaine MATER : belle conduite au feu. Grièvement blessé en ralliant à sa compagnie une section voisine privée de son chef.

Capitaine MELTZ, 37^e d'infanterie : a assisté à tous les combats depuis le 20 août 1914 ; a donné la preuve de ses qualités militaires en portant les ordres du chef de corps dans les circonstances les plus périlleuses. Le 25 septembre 1914, le colonel étant blessé, la fait passer sous le feu et porter à l'abri. Le 22 décembre, le commandant du 3^e bataillon ayant été tué, est allé sous le feu prendre le commandement de ce bataillon.

Lieutenant DAMIDAU, 69^e d'infanterie : blessé à trois reprises différentes à la tête de sa compagnie, qu'il entraîna avec une énergie remarquable. Sert de modèle à tous par son courage, son sang-froid et sa modestie. Quoique à peine guéri, vient de rejoindre le front pour la troisième fois.

Lieutenant MONIOT, 85^e d'infanterie : excellent officier de réserve. Très actif, brave au feu. A été blessé par un obus alors qu'à la tête de sa compagnie, il se préparait à s'élancer à l'attaque. A perdu l'œil droit.

Capitaine ACHARD, 96^e d'infanterie : brave et énergique, a dirigé sous un feu violent les travaux d'organisation et d'occupation d'un entonnoir de mine, donnant à tous l'exemple du sang-froid et de la bonne volonté. Très méritant par ses services antérieurs comme par sa conduite au feu. Grièvement blessé le 4 août 1915.

Capitaine DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, état-major d'une brigade : officier des plus méritants, remarquablement noté dans toute sa carrière. S'est brillamment comporté et a montré le plus absolu dévouement depuis le début de la campagne. Blessé cinq fois le 26 août 1914 à la tête de sa compagnie en exécutant un ordre d'attaque.

Capitaine HOUDAN, 235^e d'infanterie : officier d'une énergie et d'une bravoure éprouvées et connues de tous. Appelé à prendre provisoirement le commandement de son bataillon dans des circonstances difficiles, a apporté dans l'exercice de ces fonctions, toute la vigueur et toute la décision désirables. A fait preuve de la plus grande vigilance dans les combats des 18 et 19 juin 1915. Officier très méritant.

Lieutenant AUTIER, 100^e d'infanterie : jeune officier qui s'est toujours brillamment conduit. Le 21 septembre 1914, dans une attaque de nuit, a vigoureusement entraîné sa section à l'assaut des tranchées ennemies. Malgré des pertes sensibles, s'est cramponné au terrain jusqu'au jour, donnant ainsi un bel exemple d'énergie et de ténacité. Ne s'est retiré que par ordre, bien que blessé. S'est de nouveau fait remarquer tout particulièrement, le 14 juillet 1915, par l'énergie et la bravoure avec lesquelles il a mené sa section à l'attaque des lignes ennemies. Blessé grièvement au ventre, a refusé de se laisser évacuer pour ne pas priver sa section de deux hommes dans un moment difficile.

Sous-lieutenant PAOLAGGI, 17^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'une grande énergie et d'un calme absolu en organisant par un travail ininterrompu de quarante-huit heures, sous le feu de l'artillerie, une position avancée dont le renforcement était d'une importance capitale. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant BERNARD, 237^e d'infanterie : officier énergique et tenace. Blessé grièvement le 12 août 1915 en maintenant et en encourageant ses hommes sous le feu le plus violent. Amputé d'une jambe.

Médecin aide-major GARES : a fait preuve de courage et de sang-froid, le 22 août 1914, en organisant, sous une pluie de balles et de shrapnells, le service médical du 1^{er} groupe du 15^e régiment d'artillerie. Grièvement blessé par un éclat d'obus dans l'articulation de l'épaule, s'est trouvé immobilisé sur place et a été enlevé par l'ennemi.

Lieutenant SIMON, 9^e chasseurs : brillant officier, intelligent, très discipliné, très énergique, très dévoué. Le 29 août 1914, en reconnaissance, rencontrait un peloton de dragons allemands qu'il n'hésita pas à poursuivre dans l'intérieur du village, tombant sur une troupe ennemie d'infanterie au repos ; quoique grièvement blessé, rentra dans nos lignes.

Capitaine LOÏY, 129^e d'infanterie : blessé le 29 août 1914, n'a consenti à quitter sa place qu'en fin de journée ; a été de nouveau blessé en se retirant. Est revenu au front à peine rétabli et s'est toujours fait remarquer par son sang-froid et sa belle attitude au feu.

Capitaine COURTIN, état-major d'un groupe de divisions de réserves : officier très brave, plein de sang-froid et capable. Blessé le 16 septembre 1914 et revenu sur le front, a fait preuve au cours des combats de mai et en juin 1915, en tant qu'officier d'état-major, de beaucoup d'activité et de bravoure assurant avec entrain et intelligence, dans des conditions souvent périlleuses, son service de reconnaissance et de liaison.

Sous-lieutenant MOREAU, 149^e d'infanterie : a toujours fait preuve d'énergie et de bravoure. Le 9 mai 1915, au cours de l'attaque des positions ennemies, a entraîné avec beaucoup d'allant sa section de mitrailleuses chargée d'accompagner un bataillon d'attaque. Blessé gravement au cours du combat.

Capitaine MARTEL, 48^e d'artillerie coloniale : très bon officier, a montré beaucoup de zèle et de compétence dans le commandement de sa batterie qu'il a eu dès sa formation. Tenue parfaite au feu.

Lieutenant SUSINI, 47^e bataillon de chasseurs : officier comptant de nombreuses années, d'une énergie et d'un entrain admirables, d'un dévouement absolu, se dépense sans compter depuis le début de la campagne jusqu'au jour où il a été blessé. S'est fait tout particulièrement remarquer dans l'exécution des travaux préparatoires à l'attaque du 28 juin, dans celles des attaques des 20 et 21 juillet 1915, avec deux compagnies qui ont eu à y prendre part dans des conditions très dures.

Capitaine PIET, tirailleurs marocains : beaux services de guerre. Sur le front depuis le début de la campagne. A pris part à toutes les affaires et s'est distingué dans plusieurs d'entre elles.

Capitaine LIAUZU, 52^e d'infanterie : toujours très apprécié de ses chefs, s'est particulièrement fait remarquer par son énergie et sa bravoure au combat du 13 juillet 1915, en entraînant sa compagnie dans une action vigoureuse. Grièvement blessé.

Capitaine CAVAILHER, 151^e d'infanterie : officier vigoureux et plein d'entrain, qui s'est toujours fait remarquer par sa bravoure et son esprit de décision. Blessé le 20 septembre 1914, a été atteint le 22 janvier 1915 d'une blessure grave aux deux jambes.

Sous-lieutenant DESMÉ, 2^e d'infanterie coloniale : officier énergique, d'une grande bravoure. Grièvement blessé le 14 juillet 1915 en conduisant brillamment sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies.

Lieutenant ORSINI, 4^e d'infanterie : officier vigoureux et brave qui a fait preuve au cours de la campagne des plus belles qualités militaires. Grièvement blessé le 20 juillet 1915. Amputé de la jambe gauche.

Capitaine BOUSSION, 131^e d'infanterie : le 13 juillet 1915, au cours d'une contre-attaque, a enlevé avec le plus bel entrain sa compagnie pour la porter sur la position ennemie. A été grièvement blessé.

Capitaine QUARANTE, 55^e d'infanterie : officier vigoureux, énergique, d'une belle tenue au feu. Grièvement blessé le 14 août 1914 à son poste de combat.

Capitaine PICHELIN, 30^e d'artillerie : excellent officier, d'une grande énergie et d'une bravoure admirable. Atteint de deux blessures graves le 25 août 1914 à son poste de combat.

Lieutenant LECLERCQ, 243^e d'infanterie : excellent officier qui commandait sa compagnie avec compétence et autorité. Calme, bienveillant mais ferme, s'occupait avec sollicitude du bien-être de ses hommes. Cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite au combat du 10 juin 1915. Grièvement blessé. Amputé de la jambe gauche.

Lieutenant VIGROUX, 50^e d'infanterie : s'est vaillamment conduit les 22 et 23 août 1914 où il a été grièvement blessé. Amputé du bras droit.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Ouvrier d'état COSNEAU, parc d'aviation n° 8 : excellent serviteur, d'une grande valeur professionnelle et d'un dévouement absolu.

Adjudant SUBERCHICOT, parc aéronautique n° 3 : sous-officier très sérieux, rend les meilleurs services au parc aéronautique. Ouvrier d'état **MERCIER**, parc G. B. 101 : serviteur de tout premier ordre, très bien noté. Chef d'atelier très sérieux, très consciencieux et très compétent dont on n'a qu'à se louer à tous points de vue.

Adjudant GUEPPE, 115^e d'infanterie : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Adjudant AUBANEL, commis greffier au conseil de guerre d'une division : excellent sous-officier d'un grand dévouement et ayant les plus sérieuses qualités professionnelles. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle.

Adjudant SUSINI, commis greffier au conseil de guerre d'une division : très bon sous-officier, très consciencieux, très énergique. Après avoir fait campagne au Maroc d'avril 1914 à mai 1915 et avoir pris part à de nombreux combats, a concouru pour l'emploi de commis greffier des tribunaux militaires, poste auquel il a été appelé le 23 janvier 1914. Depuis cette époque, assure son service de façon parfaite.

Adjudant LEBODOCQ, commis greffier au conseil de guerre d'une division : sous-officier modèle, dévoué, qui a eu souvent une charge écrasante avec le conseil de guerre exceptionnellement chargé de la division (par suite de la composition spéciale de cette dernière) et qui s'est donné sans compter.

Adjudant JACQUEMET, commis greffier au conseil de guerre d'une division : au front depuis le deuxième jour de la mobilisation sans un seul jour d'indisponibilité. A fait preuve de qualités réelles, de connaissances juridiques et d'expérience. A toujours rempli ses fonctions avec zèle et intelligence.

Goumier BOUCHAIB BEN TAHAR, 1^{er} goum mixte marocain : deux fois blessé en 1912 ; est titulaire de la médaille militaire sans traitement depuis le 7 août 1914. Vient encore de montrer beaucoup de cranerie et d'allant au cours d'un engagement.

Chef de makzhen BOUALAM BEN EL HAOUARI, à M'Goun : a été l'objet d'une proposition à la suite d'une blessure grave qu'il a reçue à la prise de Taza, le 10 mai 1914. A encore fait preuve, le 25 septembre 1914, au combat de Djouna, de très belles qualités d'énergie, d'allant et de mépris du danger.

Goumier TOUATI BEN ABDELAZIZ, 4^e goum algérien : s'est brillamment conduit à l'avant-garde, au début du combat du 4 juin 1914, à Sidi-Belkacem (Maroc oriental). A été grièvement blessé à la cuisse, le 6, au cours d'une attaque de nuit.

Chef de peloton EL HACHEMI BEN ABDELKADER, makzhen de Bou Danib : est titulaire de la médaille militaire sans traitement depuis le 14 juillet 1912. S'est distingué dans un combat, le 15 septembre dernier, en entraînant son peloton dès le début de l'action et en faisant reculer l'ennemi, sous la menace d'un abordage à la baïonnette.

Adjudant-chef BATAILLE, 41^e d'infanterie coloniale : figurait au tableau de concours de 1914. A assisté à tous les combats auxquels son régiment a pris part et s'y est bravement comporté. (Croix de guerre.) (Pour prendre rang du 22 avril 1915.)

Adjudant-chef CULIOLI, 22^e d'infanterie coloniale : figurait au tableau de concours de 1914. Sur le front depuis le début de la campagne, a fait bravement et énergiquement son devoir en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Sergent-major DOMENC, 7^e d'infanterie coloniale : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus au cours de la campagne actuelle.

Sergent GUIGAND, 7^e d'infanterie coloniale : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus au cours de la campagne actuelle.

Sergent BOMPOINT, 38^e d'infanterie coloniale : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus au cours de la campagne actuelle.

Soldat TIFFAY, 33^e d'infanterie coloniale : figurait au tableau de concours de 1914. Soldat d'élite qui a fait toute la campagne et s'est en toutes circonstances distingué par son énergie et sa bravoure. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef COTTEAU, 34^e d'infanterie coloniale : beaux états de services. A continué à faire preuve, depuis qu'il est au front, des qualités d'intelligence, de dévouement et de décision qu'il avait manifestées antérieurement. (Croix de guerre.)

Sergent JULIEN, clairon au 38^e d'infanterie coloniale : beaux états de services. Très méritant pour son endurance et son courage en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Adjudant GEORGET, 35^e d'infanterie coloniale : a donné depuis le début de la guerre l'exemple de la bravoure et du dévouement. Intelligent et rempli d'allant, commande sa section avec autorité et ne ménage pas sa peine pour obtenir le rendement maximum. (Croix de guerre.)

Adjudant RENOIR, 35^e d'infanterie coloniale : quoique libéré de toute obligation militaire, étant âgé de cinquante et un ans, s'est engagé pour la durée de la guerre. A donné l'exemple de la bravoure et du dévouement. Très beaux états de services. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef MARTIN, 35^e d'infanterie coloniale : beaux états de services, antérieurement à son passage dans la réserve en 1914. A donné, pendant la guerre actuelle, depuis le 27 novembre, date de son arrivée au front, l'exemple de la bravoure et du dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef JAMARD, 43^e d'infanterie coloniale : arrivé directement du Maroc sur le front sans avoir voulu prendre un congé auquel il avait droit. S'est distingué dans la première partie de la campagne par sa bravoure, son intelligence dans le commandement d'une section de mitrailleuses. Se dépense sans compter. Est devenu, à la formation de la compagnie de mitrailleuses du régiment, un auxiliaire précieux pour son commandant de compagnie. Blessé pour la troisième fois le 23 avril 1915, en recherchant entre les lignes trois hommes de sa compagnie disparus au cours de l'attaque ennemie, n'a pas voulu se faire évacuer et, malgré sa blessure, a tenu à continuer à commander ses mitrailleurs jusqu'au moment où l'ordre lui a été donné de se reposer. (Croix de guerre.)

Sergent SUSTANDAL, 43^e d'infanterie coloniale : excellent sous-officier, sur le front depuis le début de la campagne. Employé à la garde du drapeau, a été blessé le 21 janvier 1915. A demandé à reprendre sa place au régiment, à peine guéri et est revenu le 14 mars 1915. Dévoué, énergique. (Croix de guerre.)

Adjudant GUIDICELLI, 43^e d'infanterie coloniale : sous-officier sur le front depuis le 9 octobre 1914. A montré depuis son arrivée les plus grandes qualités de bravoure, d'entrain et de dévouement. (Croix de guerre.)

Sergent FAYES, 43^e d'infanterie coloniale : retraité après 11 ans de grade de sergent. Est sur le front depuis le début de la campagne. Le 20 août 1914, a pu sauver un officier grièvement blessé. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. Excellent serviteur à tous points de vue. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef WOUTERS, 5^e d'infanterie

coloniale : au front depuis le début, s'est toujours montré d'une bravoure parfois téméraire et a énergiquement entraîné sa section dans les circonstances les plus périlleuses. Le 16 février 1915, a montré une bravoure sans égale et a contribué pour une large part à repousser l'ennemi. (Croix de guerre.)

Adjudant ALBAREL, 5^e d'infanterie coloniale : excellent sous-officier. Au front depuis le début. A montré, dans le commandement d'une section de mitrailleuses, les plus belles qualités de bravoure et d'audace. (Croix de guerre.)

Adjudant CALVEZ, 2^e d'infanterie coloniale : blessé le 7 septembre 1914, a rejoint le front le 29 décembre 1914 avant complète guérison et a assuré son service sans interruption, malgré la gêne que lui causait sa blessure. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef ROSPARS, 2^e d'infanterie coloniale : sous-officier énergique, brave, vigoureux. S'est évadé alors qu'il avait été fait prisonnier de guerre ; a rejoint son corps le 18 septembre ; est revenu sur le front le 13 novembre 1914. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef DUPUIS, 22^e d'infanterie coloniale : excellent sous-officier, sert avec un dévouement absolument remarquable. A pris part à la campagne. A été contusionné à la jambe à l'attaque du 23 février 1915, mais a néanmoins continué à assurer son service. (Croix de guerre.)

Sergent CHAPEL, 22^e d'infanterie coloniale : est sur le front depuis le début de la guerre. A assisté à toutes les affaires auxquelles le régiment a pris part. Sous-officier absolument hors de pair, d'une bravoure, d'un sang-froid et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. (Croix de guerre.)

Sergent FERRARI, 22^e d'infanterie coloniale : très bon sous-officier. S'est conduit brillamment au feu ; a été blessé le 27 août 1914. Revenu au front en octobre 1914, n'a cessé de montrer les meilleures qualités. (Croix de guerre.)

Sergent BOUCHERON, 37^e d'infanterie coloniale : excellent sous-officier intelligent, actif et dévoué. A fait preuve d'énergie et de bravoure. Blessé grièvement le 4 mars 1915, a tenu à revenir sur le front le plus tôt possible et a rejoint le régiment le 29 mai 1915. (Croix de guerre.)

Adjudant BARBARIN, 21^e d'infanterie coloniale : sur le front depuis le début de la campagne. Légèrement blessé au combat du 6 septembre 1914. A constamment fait preuve d'entrain, de bravoure, d'énergie, conduisant sa section avec méthode. (Croix de guerre.)

Caporal LAPEBIE, clairon au 7^e d'infanterie coloniale : vieux et brave serviteur d'un dévouement absolu. A eu une très belle attitude dans tous les combats auxquels il a pris part. (Croix de guerre.)

Soldat NOUGUE, 7^e d'infanterie coloniale : vieux soldat. Versé dans l'armée territoriale, a demandé à servir dans un régiment actif. A toujours été un modèle d'activité, d'énergie et de courage. (Croix de guerre.)

Sergent-major DUPONT, 21^e d'infanterie coloniale : vieux serviteur présent sur le front depuis le début de la campagne. A demandé à rester, bien que sa classe ait été renvoyée dans ses foyers. Fait preuve d'un dévouement, d'une activité et d'une compétence exceptionnelles. Assiste l'officier de détail dans ses fonctions et rend à ce titre les meilleurs services au régiment.

Adjudant LEFÈVRE, 8^e d'infanterie coloniale : a toujours fait preuve d'un grand sang-froid. Pendant la journée du 3 février 1915 sut maintenir sa section dans un état d'esprit excellent sous un feu violent d'artillerie lourde et put ainsi être prêt à repousser l'attaque allemande. (Croix de guerre.)

Adjudant PAOLINI, 42^e d'infanterie coloniale : sur le front depuis le début des hostilités. Excellent adjudant sous tous les rapports. S'est prodigué depuis le début de la campagne et a fait preuve en plusieurs circonstances de belles qualités d'audace et d'énergie. (Croix de guerre.)

Adjudant LIZE, 42^e d'infanterie coloniale : sous-officier hors de pair sur lequel on peut compter en toutes circonstances. S'est révélé excellent et brillant chef de section. (Croix de guerre.)

Sergent CREPEY, 1^{er} de marche d'infanterie coloniale : vieux sous-officier très méritant par son ancienneté de services et ses cam-

pagnes. S'est acquis de nouveaux titres depuis le début des hostilités. A reçu deux blessures. (Croix de guerre.)

Adjudant MOUSSION, 42^e d'infanterie coloniale : ex-sous-officier de l'armée active ; libéré à quinze ans de services. A toujours été un modèle de courage et de froide bravoure pour ses camarades et ses hommes. Blessé, est revenu sur le front à peine guéri. Très audacieux, très brave. (Croix de guerre.)

Sergent-major GUICHANE, 33^e d'infanterie coloniale : très bon sous-officier. Ayant accompli quinze ans de services actifs. A de nombreuses campagnes. A toujours fait preuve d'autorité, d'énergie et de bravoure au cours de la campagne actuelle. (Croix de guerre.)

Adjudant PRIGENT, 36^e d'infanterie coloniale : sur le front depuis le début des hostilités. A assisté à tous les engagements auxquels a pris part le régiment et s'y est toujours fait remarquer par sa bravoure et son sang-froid. (Croix de guerre.)

Adjudant PICOT, 36^e d'infanterie coloniale : sous-officier très méritant, compte de nombreuses campagnes. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne actuelle par son dévouement et par le courage qu'il a montré en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Sergent AUBERT, 36^e d'infanterie coloniale : sur le front depuis le mois d'octobre 1914. A toujours fait bravement son devoir. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef PALLUEL, 36^e d'infanterie coloniale : sur le front depuis le début de la campagne ; aurait pu, comme réserviste de l'armée territoriale, être affecté de droit à un régiment territorial ; a tenu à rester sur le front à son régiment d'origine, où il a toujours fait bravement son devoir. (Croix de guerre.)

Sergent LAMINE SAMAKE, 10^e bataillon sénégalais du Maroc : blessé très grièvement, le 3 mars 1915, au combat près de Kénifra, où il a fait preuve du plus grand sang-froid et d'un grand courage. (Croix de guerre.)

Maréchal des logis DUPONT, prévôté d'un quartier général : excellent sous-officier. Nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne actuelle.

Gendarme DESOIS, prévôté d'un camp retranché : très bon gendarme, instruit, actif, très zélé et très dévoué. A fait preuve, à la prévôté, de toutes les qualités voulues pour remplir son emploi. Serviteur modèle et très méritant.

Maréchal des logis ROBERGEAUD, prévôté d'un corps d'armée : s'est fait remarquer par son tact, son savoir-faire et son activité. Sous-officier actif, consciencieux et dévoué.

Brigadier JOLY, prévôté d'un corps d'armée : très bon brigadier, serviteur actif et dévoué. Nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne actuelle par son esprit de devoir.

Maréchal des logis OUDOIF, prévôté d'un D. I. : sous-officier remarquable dans son commandement et son service, sert avec un zèle et un dévouement à toute épreuve. Depuis le début de la campagne, a secondé le prévôt de la division avec intelligence.

Maréchal des logis RENOULIN, prévôté d'un C. A. : très bon sous-officier. Serviteur plein d'entrain et de dévouement. Nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne actuelle. Très méritant.

Maréchal des logis BONDIL, prévôté d'un Q. G. d'une armée : très bon sous-officier, nombreuses annuités, rempli très bien tous ses devoirs. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle.

Brigadier VALLET, prévôté des étapes : très bon brigadier. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle.

Gendarme AUTUCHE, prévôté des étapes : vieux serviteur, zélé, dévoué et consciencieux, malgré son âge, 49 ans, a demandé à faire campagne.

Maréchal des logis SALLÔT, prévôté d'une division : excellent sous-officier, chef de brigade d'une région frontalière. A montré depuis le début de la campagne la plus grande activité. A toujours fait preuve de beaucoup d'initiative.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.